

Tristesse animal noir

Traduit de l'allemand par Silvia Berrutti-Ronelt,
en collaboration avec Jean-Claude Berrutti

*Merci à Catherine Mazellier-Lajarrige et Hilda Indenwildt
pour le précieux concours qu'elles ont apporté
à la réalisation de cette traduction.*

Personnages

MIRANDA, la trentaine

PAUL, la quarantaine

MARTIN, dans les quarante-cinq ans

JENNIFER, une petite quarantaine

OSKAR, la quarantaine

FLYNN, une petite trentaine

Un couple

Première partie : La fête

« Célébré souvent par les chants, il a grandi et n'eut plus besoin des soins des déesses.

Alors il aima parcourir les bois, allant de ferme en ferme,
Couronné de lierre et de laurier pesants. Des nymphes étaient sa suite,

Il les conduisait, et les bois à perte de vue résonnaient de leur fracas.

C'est pourquoi je te salue, Dionysos riche en pampres de la vigne !

Donne-nous de revivre encore les saisons dans la joie,

Mais après les saisons donne-nous aussi de nombreuses années ! »

Hymnes homériques : Hymne à Dionysos

Une forêt, une forêt mixte, pins, frênes, tilleuls, hêtres, des chênes aussi, parfois un saule. C'est le soir. Et l'été. La forêt flamboie. Il fait torride, pas simplement chaud. Depuis trente-quatre jours, la forêt attend la pluie. Une attente qui la rend plus haute en couleur, plus sonore, plus belle. Rampement du mille-pattes sur une friable feuille de hêtre, cliquetis de la carapace du scarabée, scintillante au moment où elle tombe sur le sol assoiffé, grattement de griffes d'écureuil sur les écorces d'arbres qui s'effritent. Rouge et brun. À un moment un bruit de moteur, projections de pierres, de mottes de terre sur un étroit chemin à deux voies. Un minibus Volkswagen noir et beige, climatisé, vitres teintées, fermées. Depuis combien de temps le minibus serpente-t-il le long de son chemin à travers la forêt, qui peut le savoir. À un moment il est là, simplement. Bruits des animaux, feuilles, écorces, sont pour un instant plus sonores, plus vifs. Puis ils disparaissent. Le minibus noir et beige avance lentement, agacé par les contingences : nids-de-poule, cailloux pointus. Des branches avec feuilles, jaunes, rouges, le plus souvent vertes, d'un vert d'été, frôlent, frappent les vitres fermées, le toit, l'essieu du véhicule. Dans le véhicule, des cliquetis d'objets, caisses de boissons, bière, Coca, eau, vin, une bouteille de cognac, papier alu, vaisselle en carton, six vrais verres, six verres à cognac. Un carton, dans le carton des bouteilles d'assaisonnement, ketchap, curry, ketchap au curry et des sacs, des sacs pleins de légumes, courgettes, tomates, des sacs pleins de pommes de terre, des sacs pleins de pain, baguette, ciabatta, pain complet, des sacs pleins de viande, viande de bœuf, viande de porc, volaille, viande à griller. Dans un coin, bien calé, le barbecue, du charbon juste en dessous, un sac entier. À l'avant, devant le cliquetis des objets, sur trois rangées, six, non, sept personnes. Quatre hommes, deux femmes, sur les genoux de la plus jeune femme un enfant, un bébé, une fillette. La fillette a un biberon à la bouche mais elle ne tète plus, elle s'est endormie. Les voyageurs regardent à l'extérieur ou regardent autour, devant, derrière, ballottés sur les coussins beiges et frais. À l'extérieur, la forêt. À cause des vitres teintées, la soirée paraît plus sombre qu'elle n'est en réalité, plus avancée qu'elle ne l'est. Il est près de six heures. Les personnages sont en route depuis plus longtemps qu'ils ne l'ont cru au départ, plus longtemps que

ça ne leur plaît. Mais quand même, régulièrement un regard, une tentative de parler, de dire le respect qui éclipse le fait d'être assis et ballottés, respect face à la forêt, la beauté du monde, l'émerveillement et la joie, maintenant que nous sommes ici.

MIRANDA.- Regarde.

PAUL.- Oui.

MIRANDA.- Regarde Gloria.

MARTIN.- Les couleurs.

MIRANDA.- Un chevreuil.

JENNIFER.- Oui.

OSKAR.- C'est beau.

JENNIFER.- Oui. Très beau.

PAUL.- Un chevreuil.

MIRANDA.- Oui.

PAUL.- Où.

MIRANDA.- Il a eu peur.

OSKAR.- Toi aussi dis quelque chose.

FLYNN.- ...

OSKAR.- Pourquoi il ne dit rien. Ton copain.

JENNIFER.- Laisse-le tranquille.

MARTIN.- Là.

PAUL.- Où.

MARTIN.- Là. Le soleil dans l'arbre.

PAUL.- Oui. Supersoleil superarbres.

MARTIN.- Ces couleurs les amis. Il y en a des couleurs dans tout ça.

OSKAR.- Surtout du vert. Essentiellement du vert.

FLYNN.- Il est de nouveau là.

JENNIFER.- Oui.

FLYNN.- Le chevreuil.

OSKAR.- Tu sais parler alors.

MIRANDA.- Arrête.

MARTIN.- Quelqu'un a besoin de pisser.

PAUL.- Les histoires de chevreuils ça m'énervé.

MARTIN.- On ne fume pas maintenant.

Je serais d'accord pour l'arrêt pipi.

OSKAR.- C'est encore loin.

JENNIFER.- Oui. C'est encore loin. Pourtant c'est beau ici.

OSKAR.- On trouvera pas plus beau.

MARTIN.- Encore un peu. Patience.

MIRANDA.- Arrête-toi. Je te dis.

PAUL.- On continue. J'ai faim.

JENNIFER.- Regardez le chêne rouge là.

OSKAR.- Il n'est pas rouge.

JENNIFER.- Si. La cime. Rouge flamboyant.

OSKAR.- Le feu c'est pas rouge.

MIRANDA.- Arrête-toi maintenant.

MARTIN.- Pourquoi.

MIRANDA.- Je veux monter à Gloria son premier chevreuil.

On pourrait dire qu'ils sont amis. Ils se connaissent, plus ou moins, s'aiment bien, d'une certaine manière, se méprisent parfois, savent pas mal de choses les uns des autres, veulent se plaire. En ce beau jour d'été, ils ont voulu pour une fois sortir de la ville, tourner le dos au monde, une grill-party, une nuit au grand air, oublier les soucis, compter les étoiles, vent sur la peau, moustiques, sourires, éclat dans les yeux. Se rassasier, s'enivrer, se sentir légers, très légers, au milieu d'une clairière, entre des arbres hauts et verts, qui les entourent de craquements et de bruissements, doux et beaux, comme la première rumeur du monde. Les voilà.

JENNIFER. – C'est quoi ça.

PAUL. – Quoi.

JENNIFER. – À quoi tu joues.

PAUL. – À respirer.

Paul est grand, il a l'air fort, impassible. Son visage est large, les yeux petits mais clairs, les lèvres pleines dans une peau rêche. Il a la quarantaine, oui, la quarantaine, il est architecte. Jennifer n'est pas sa femme, elle l'a été. Elle a travaillé pour lui. Ça aussi, c'est du passé. Elle est photographe. Ses cheveux sont longs, bruns et ondulés. À présent ils brillent dans la lumière du soir. Maintenant elle a l'air plus jeune qu'elle ne l'est. Elle est plus âgée que Paul, un peu, un ou deux ans, ses yeux sont marron et grands, ses cils fournis. Elle sourit. En voyant Paul respirer, elle sourit. Ses lèvres sont maquillées. Elle a choisi les mêmes couleurs pour cette journée. Pantalon en tissu gris clair et haut noir, pour elle un chemisier, pour lui un T-shirt.

MIRANDA. – Paul.

OSKAR. – Tu veux que je la prenne.

MIRANDA. – Paul. Aide-moi.

PAUL. – Oskar. Prends-la toi.

MIRANDA. – Tiens.

OSKAR. – Glory gloomy Gloria.

Miranda est la copine de Paul. Elle porte un T-shirt avec un motif de BD. Elle est plus jeune que lui, de dix ans, et belle, très belle, plus belle que jamais. Autrefois elle était modèle photo, à présent elle est mère. Ça fait un an, plus d'un an, quelle a eu un enfant, un enfant de Paul, une fille, Gloria. Gloria se trouve maintenant dans les bras d'Oskar. Ses bras sont frêles, secs, longs, ses bras sont des branches. Oskar est le frère de Jennifer, il est de deux, non, de quatre ans plus jeune qu'elle. Il est artiste. Il fait dans la lumière. Gloria le regarde, regarde calmement son visage plongé dans le soleil couchant.

JENNIFER. – Flynn.

MARTIN. – Je crois qu'il s'est endormi.

JENNIFER. – Flynn.

PAUL. – Flynn. Tu t'es vraiment dégotté un Flynn.

OSKAR. – Il est musicien.

MARTIN. – Il est beau. Ton copain.

OSKAR. – Qu'est-ce que tu fabriques si longtemps là-dedans.

MARTIN. – Quel joli coin.

JENNIFER. – Flynn. Tu apportes les escalopes.

PAUL. – Oui. Flynn. Et de la bière.

JENNIFER. – Où est ta copine.

PAUL. – Dans les buissons.

OSKAR. – Vous voulez savoir comment s'appelle son groupe.

JENNIFER. – Ferme-la.

PAUL. – Un groupe. Ça a l'air intéressant.

OSKAR. – Les Flyyns.

PAUL. – Les Flyyns. Il a quel âge en fait.

JENNIFER. – Deux ans de plus que ta copine. Mais moitié moins gros.

PAUL. – Miranda a été enceinte.

OSKAR. – Pourquoi ta copine a un nom de limonade.

MIRANDA. – Je m'appelle Miranda. Pas Mirinda.

OSKAR. – Regarde Gloria. Voilà ta maman qui revient de pisser.

MARTIN. – Les amis. Qu'est-ce qu'on est bien.

Derrière Martin, Flynn, le copain de Jennifer. Il sort de la voiture, encore endormi, jeune. Sa physionomie va droit au cœur, ses cheveux sont de la terre, délicieusement en bataille après son petit somme, son corps est léger. Ses yeux. Martin dirait que ses yeux sont des fleurs de marais, sombres et verts, sertis dans un lit de paupières épaisses. Mais dès le débu, depuis que le troquet a commencé, Martin est embarrassé. Martin est le copain d'Oskar, dans les quarante-cinq ans, crâne chauve, vêtements blancs, élégants, déplacés ici. Son métier lui réussit, il est riche, il s'interdit de s'empâter. Il dirige une agence de modèles. Miranda a été une de ses filles. Quand elle était une jeune fille.

Jennifer est l'une de ses collaboratrices, la photographe, la sœur de son amant, Oskar. Martin baise les yeux, le soleil chauffe son crâne glabre. Son regard tombe sur la caisse de bière Beck, la caisse qu'il tient pour Flynn dans ses mains fines et longues, des mains au puissant tracé de veines apparentes dans tous les sens, bleues et désordonnées. Il pose la caisse, la terre répond par un bissement sec. Le déchargement du coffre commence, une cargaison abondante. Paul s'immobilise là, calme, sur ce carré de verdure.

MIRANDA.- À quoi tu penses.

PAUL.- Quoi.

FLYNN.- Quelqu'un peut m'aider pour le barbecue.

MIRANDA.- À quoi tu penses. Paul.

OSKAR.- Oui quoi. Il y a de la création dans l'air.

Un hôtel peut-être un espace aménagé une zone de loisirs.

Pas le temps de monter le barbecue sorry.

Horizontale verticale. La clairière transformée en piscine.

Le chemin en route, les arbres en lambris.

JENNIFER.- Le soleil en sauna.

MIRANDA.- Herbe écurculis air des bois tout un cocktail pour pas un rond.

PAUL.- Je me disais juste. Tu n'as jamais été aussi belle.

On étale des couvertures, on ouvre des couvercles, on coupe du pain, on accommode des salades. Flynn essaie de monter le barbecue. Jennifer le rejoint sans lui être d'aucune aide, lui enlève les cheveux du front, les entortille autour de son doigt. Et Flynn, il sourit, mais c'est un sourire lointain, un sourire qui s'affaiblit du contact, parce que monter le barbecue, il aimerait tellement y arriver.

OSKAR.- La charcuterie est périmée.

MARTIN.- Qu'est-ce que ça veut dire la charcuterie est périmée.

OSKAR.- Les saucisses.

MARTIN.- Les saucisses d'agneau.

OSKAR.- Oui.

MARTIN.- Pas possible.

OSKAR.- Mais si.

MARTIN.- Je les ai achetées hier à Carrefour.

OSKAR.- C'est pas non plus comme ça que je voyais les choses, trésor.

Oskar enlève son T-shirt, s'assied sur la couverture dans les derniers rayons du soleil et boit une bière. À ce moment-là, il a l'air frêle et fragile. Martin le rejoint, s'assied, frôle son épaule nue de sa chemise blanche, lit l'étiquette sur l'emballage des saucisses d'agneau. Le barbecue est installé. Jennifer s'éloigne, elle tient Flynn par la main. Miranda linge le bébé dans le coffre ouvert. Paul ouvre une bouteille de vin.

MIRANDA.- Passe-moi aussi un gobelet.

PAUL.- Déjà.

MIRANDA.- Non. Attendons minuit.

PAUL.- Tu n'és pas drôle.

MIRANDA.- Et toi tu n'és pas mon père.

MARTIN.- Oui papa. Passe-lui un gobelet de vin.

MIRANDA.- Ne te mêle pas de ça.

OSKAR.- Hé. Hansel et Gretel disparaissent dans la forêt.

PAUL.- Dans quel but.

FLYNN.- Chercher du bois.

PAUL.- Chercher du bois.

FLYNN.- Viens.

PAUL.- Dis à ton cow-boy que nous avons du charbon de bois.

JENNIFER.- Dis à ton cul que nous avons des sentiments.

PAUL.- Quoi.

JENNIFER.- Nous voulons faire du feu.

PAUL.- Du feu.

JENNIFER.- Oui. Juste pour la contemplation, pas pour les grillades.

PAUL.- Pour la contemplation. C'est dangereux ça.

OSKAR. – Vous voulez mettre le feu à la forêt.

JENNIFER. – Nous voulons juste être un peu seuls.

Ils s'absentent un moment. Le soleil tombe, le charbon rougeoie, la première viande trouve le chemin du barbecue. Puis les pommes de terre, les courgettes dans l'alu. Une petite bière pour accompagner, du vin dans les gobelets en carton, pour Miranda aussi. Ses lèvres rougissent, de plus en plus. Le bébé s'est endormi, tranquille dans les bras d'Oskar. Deux manquent à l'appel.

MIRANDA. – Qu'est-ce qu'ils fabriquent.

MARTIN. – Où ont-ils bien pu se rencontrer.

OSKAR. – Il a chanté. Au mariage de notre mère.

MARTIN. – Il chante quoi.

MIRANDA. – Je ne savais pas. Que votre mère s'était mariée.

PAUL. – Je ne savais pas. Que votre mère était encore en vie.

OSKAR. – Il reprend des chansons pop. Des love songs. Des trucs vieux comme le monde.

U2 Camouflage Depeche Mode Kate Bush Elvis Presley.

MARTIN. – Kate Bush.

MIRANDA. – *Wuthering Heights*.

OSKAR. – Ça s'est passé pendant qu'il chantait *Always on My Mind* d'Elvis.

MARTIN. – Il s'est passé quoi.

OSKAR. – Sa voix a baissé d'un ton. Son regard aussi.

Il a baissé le front pendant toute la chanson.

Et Jenny. Jenny a entendu sa voix et a gardé l'image du sommet de sa tête.

Elle aurait tellement aimé le voir de dos.

Là où son cou fait un angle avec la nuque.

Notre mère dansait devant elle avec son beau-frère. L'oncle Wilhelm.

Mais Jenny n'aurait aimé qu'une chose, voir le muscle du cou de Flynn entre la tête et la nuque.

Il a enfin levé le regard.

Son regard est tombé en droite ligne dans ses yeux et elle a flashé.

Voilà ce qui s'est passé.

MIRANDA. – C'est beau.

PAUL. – Oui. Extrêmement beau.

MARTIN. – Je crois que les côtelettes sont cuites.

Ils commencent à manger. C'est probablement la première chose qu'ils avalent depuis le matin. C'est ce qu'ils ont voulu, avoir faim le soir, s'empiffter, se remplir l'estomac après un long voyage. Oskar garde le bébé dans ses bras, il mange d'une main, avec plus de précaution et moins que les autres. Flynn et Jennifer sortent de la pénombre des arbres, leurs pas craquent sur le sol asséché.

PAUL. – Et le bois.

MIRANDA. – Qu'est-ce que vous avez fait dans la forêt.

FLYNN. – Parlé.

PAUL. – Parlé.

JENNIFER. – Oui. Parlé.

On a droit à quelque chose nous aussi.

Ils s'assoient. Mais éloignés l'un de l'autre. Ils se regardent, par-dessus saladiers, quignons de pain, montagnes de viande, ils se regardent. Puis commencent à manger.

MIRANDA. – Tu veux que je la prenne.

OSKAR. – Non. Je crois qu'elle se sent bien contre moi.

MARTIN. – Ah oui.

OSKAR. – Oui. Ça se voit.

MARTIN. – Elle a les yeux fermés et ne bouge pas.

C'est tout ce que je vois.

OSKAR. – Moi je le sens.

MARTIN. – Qu'est-ce que tu en sais.

OSKAR. – Je le sens à sa façon de respirer.

MARTIN. – Si sensible. Tout d'un coup. Ma petite maman ourse.

OSKAR. – Je ne suis pas une maman ourse.

MARTIN. – Je ne suis pas une maman ourse.

OSKAR. – Je suis un homme.

MARTIN. – Tu es une tantouze.

OSKAR. – Je t'aime.

MIRANDA. – Je la reprends.

Miranda se lève. Après le troisième gobelet de vin, le sol est devenu plus mou sous ses pieds. Elle demande qu'on lui passe le bébé, le porte dans ses bras experts jusqu'au minibus, le pose dans sa nacelle, la nacelle d'un landau sur le siège arrière. Le bébé dormira, depuis le début il a un sommeil profond, rien ne peut perturber son calme. Un jaillissement, une vision : la rencontrer, rencontrer Gloria vingt ans plus tard, elle aurait le regard serene, le geste souple, un être qu'on aurait aimé rencontrer, une joie rare. Miranda lui enlève sa veste, lui met une peluche dans la main, ouvre la fenêtre. Elle reste un moment près d'elle.

MARTIN. – Elle est belle.

PAUL. – Quoi.

MARTIN. – Miranda. Elle est belle.

OSKAR. – Oui. Moi aussi elle me plaît.

MARTIN. – Bon, un peu grossi.

PAUL. – Quoi.

MARTIN. – Voyons. Avant elle pesait quinze kilos de moins.

PAUL. – Elle a été enceinte.

JENNIFER. – Ça lui va bien. Je trouve.

PAUL. – Quoi.

JENNIFER. – Les rondeurs.

MARTIN. – Et après. Après l'enfant. Qu'est-ce qui se passera après. Je veux dire. Il y a des filles qui sont encore dans le business à trente-cinq ans. Même avec des enfants.

OSKAR. – Je trouve qu'elle est belle.

PAUL. – Elle n'est pas ronde.

JENNIFER. – Elle est ronde et ça lui va vraiment bien.

PAUL. – Elle se remettra bien dans la course.

MARTIN. – Elle est has been.

Tu ne peux pas te laisser aller comme ça et penser que la profession va te le pardonner.

JENNIFER. – Elle pourra toujours faire autre chose.

MARTIN. – Ah. Et quoi.

JENNIFER. – Vous aurez bien une idée.

OSKAR. – Un autre enfant peut-être.

Elle revient, la mère, douce et légère, un sourire sur les lèvres.

MIRANDA. – Comment vous êtes-vous rencontrés.

JENNIFER. – Oui. Nous.

MIRANDA. – Oui. Flynn et toi.

JENNIFER. – Qu'est-ce que tu veux que je te raconte.

MIRANDA. – Quoi. L'histoire du *Always on My Mind*.

JENNIFER. – Quoi.

MIRANDA. – Ben Elvis et le regard sur le cou et tout ça.

JENNIFER. – Est-ce que vous savez que c'est interdit. Ce que nous faisons ici.

Martin s'occupe de la lumière, deux lampes à huile. Les visages deviennent jaunes et doux. Le repas se poursuit, se poursuit encore.

MIRANDA. – Treize.

MARTIN. – Quoi.

MIRANDA. – Treize kilos et pas quinze.

MARTIN. – Tu es belle vraiment très belle.

MIRANDA. – Je me suis décidée contre le sein.

MARTIN. – Quoi.

MIRANDA. – Je n'allaitais pas.

MARTIN. – Regarde-moi. Je me suis empâté moi aussi.

MIRANDA.- Je ne l'ai jamais allaitée comme ça je peux boire du vin et fumer au lieu de manger et mes seins sont comme avant. Comme toujours. Bien. Tu veux les voir.

Tu veux les voir.

Encore six mois et je serai de nouveau la même.

Je ne vais pas me laisser aller. Sûr.

Moi aussi je me pose des questions.

OSKAR.- À mon avis tu casses un truc en Gloria dès le départ.

Moreaux de charbon incandescents, jaunes, rouges et blancs, briquets, cigarettes, luisent dans la nuit. Du gros brille sur les lèvres, par terre des feuilles de salade éparses mélangées au vinaigre balsamique et aux branches. Sur le barbecue, les dernières pommes de terre brillent dans l'alu argenté.

JENNIFER.- Passe-moi le cognac, mon artiste, mon peintre de la lumière.

MIRANDA.- Quoi.

OSKAR.- Tu picoles trop ma sœur.

PAUL.- Quoi.

MARTIN.- Il y a eu un article.

PAUL.- Un article.

OSKAR.- Un article de journal. Est-ce que c'est bien le moment.

MIRANDA.- Un article. Super. Raconte.

JENNIFER.- Il est gêné.

MARTIN.- Oskar a un plan. Un plan pour la gloire.

Le plan c'est. Qu'il s'en fout.

JENNIFER.- Parce que. Pour lui l'important c'est l'œuvre.

MARTIN.- L'art.

OSKAR.- Pour moi l'important c'est. Décraser vos gueules dans le feu.

JENNIFER.- Exact.

L'important n'est pas. De faire bonne impression.

MARTIN.- Surtout pas auprès de la presse.

MIRANDA.- Ça je peux comprendre.

MARTIN.- Et l'article était bon.

JENNIFER.- Dithyrambique.

MIRANDA.- Plus dure sera la chute.

PAUL.- Qu'est-ce que tu as à rire.

FLYNN.- ...

PAUL.- Qu'est-ce qu'il a à rire. Ton copain.

JENNIFER.- Difficile de te répondre.

OSKAR.- Pourquoi tu as raconté ça.

JENNIFER.- Parce que je suis frère de toi.

OSKAR.- De l'article.

JENNIFER.- De toi.

OSKAR.- Alors arrête.

MIRANDA.- Jusqu'à quand elle dure ton expo.

MARTIN.- Jusqu'au trois.

JENNIFER.- J'ai montré l'article à papa.

MIRANDA.- Jusqu'au trois. Je crois, ça sera trop juste pour moi.

PAUL.- Et pourquoi.

MIRANDA.- Je ne sais pas. Faut voir.

OSKAR.- À papa.

JENNIFER.- Oui.

OSKAR.- Tu es une vraie conne.

MARTIN.- J'étais au vernissage. J'y étais. Comment dire.

On se sent comme un œuf dans un tourbillon de phosphore.

FLYNN.- C'est comment.

MARTIN.- ...

MIRANDA.- Mais je vais essayer. Absolument.

FLYNN.- Triste.

MARTIN. - Oui.

FLYNN. - Éclairé à mort.

OSKAR. - Et.

JENNIFER. - Quoi. Et.

OSKAR. - Qu'est-ce qu'il a dit.

JENNIFER. - Papa.

OSKAR. - Oui.

JENNIFER. - On s'en fout.

OSKAR. - Oui. Exact. On s'en fout. Tu es une vraie comme.

JENNIFER. - Il a dit. Peintre de la lumière.

Une merde dans un saladier c'est plus lumineux que ton art.

OSKAR. - Non.

JENNIFER. - Non. Il a dit. Je suis très fier de lui.

OSKAR. - ...

JENNIFER. - Il a dit. Enlève-moi ça. C'est écrit trop petit pour moi.

Oskar sent sous sa main la terre qui s'est rafraîchie. Puis il voit la main de sa sœur qui se rapproche. Avant qu'elle ne l'ait atteint, il arrache un brin d'herbe. Jennifer le regarde. Son nez a la même forme, la même inclinaison, une petite bosse à hauteur des yeux. Elle aimerait toucher le visage de son frère. Elle s'aligne une cigarette.

PAUL. - J'ai arrêté.

MARTIN. - Depuis quand.

PAUL. - Depuis trois semaines.

OSKAR. - Pourquoi.

PAUL. - Pourquoi.

OSKAR. - Oui. Pourquoi tu as arrêté.

PAUL. - Pourquoi pourquoï.

Parce que j'ai quarante-deux ans et qu'il est trop tôt pour mourir. Parce que je n'en ai pas encore assez.

OSKAR. - De cette vie merveilleuse.

PAUL. - Oui. Je n'en ai pas encore assez. J'en veux plus.

Regardez autour de vous. Les arbres les étoiles la viande entre les dents. L'alcool.

Vos visages.

Tout ça me manquerait terriblement.

Dans cette vie je voudrais encore construire une ou deux maisons aller une fois encore en Afrique.

Je veux du sexe.

Et des articles dans les journaux.

Je veux sentir mon cul. Comme à présent. Sur ce tapis d'herbe.

JENNIFER. - Du sexe.

PAUL. - Oui.

MIRANDA. - Et Gloria.

PAUL. - Oui.

MIRANDA. - N'oublie pas Gloria dans ta fête terrestre.

PAUL. - Non. Bien sûr que non.

JENNIFER. - Je ne sais pas comment les autres voient ça.

Mais j'ai toujours pensé que tu te foutais du sexe.

OSKAR. - Pour moi l'instant où ça arrivera importe peu.

Quand et où ça m'est égal.

MARTIN. - Arrête.

PAUL. - Ça ne tenait pas au sexe. Ça tenait à toi.

JENNIFER. - Tu n'arriveras pas à me blesser.

PAUL. - Ça me ferait réfléchir.

JENNIFER. - Quoi.

FLYNN. - Arrête.

PAUL. - Allez. Va te faire chanter une petite chanson.

OSKAR. - Un jour tu te retrouves allongé quelque part les paupières lourdes. Tes douleurs ont faibli et tu te rappelles la fête chez toi.

Tu es peut-être nostalgique peut-être heureux ou triste qui sait.

Peu importe.

Car en cet instant c'est déjà la vie d'un autre crétin.

Rien à foutre du nombre de cigarettes fumées et de carottes ingurgitées.

L'heure est venue et tout autre instant serait faux.

Je n'aurais plus aucun problème. À m'en aller.

La seule chose. Que je souhaite.

MARTIN. – Arrête cette merde.

OSKAR. – La seule chose. Que je souhaite. Ne pas être seul.

MIRANDA. – Ça je peux comprendre.

OSKAR. – Que quelqu'un parte avec moi.

MIRANDA. – Quoi.

MARTIN. – Ça me débeecte cette merde.

OSKAR. – La seule chose. Que je souhaite. C'est une relation qui survive à ça.

PAUL. – Espérons pour Roméo que Juliette tienne encore un peu.

JENNIFER. – Le pire moment c'est toujours. Quand tu essaies d'être drôle.

MARTIN. – Flynn.

FLYNN. – Oui.

MARTIN. – Je peux avoir une bière.

MIRANDA. – Moi je trouve ça beau.

PAUL. – Moi je trouve ça malsain.

MIRANDA. – Moi aussi je pensais. Que le sexe c'est pas si important pour toi.

Flynn mâche un morceau de pain, ombres sur son visage, mouvements de mastication, clair de lune sur sa peau. Martin l'observe et c'est peut-être ça, l'instinct où l'amour éclate. Seulement on ne sait pas encore ce qu'on doit en faire. Miranda se couche sur le dos contre la terre fraîche, un gobelet de vin dans la main, une branche en plein dans ses lombaires, mais elle s'en fout. Une étroite file à travers la nuit. Paul la voit couchée, les yeux fermés, les jambes croisées, et il pense un instant poser la main sur sa cuisse gauche, la cuisse qui se balance dans l'air, il pense y balader sa main. Il demeure immobile.

PAUL. – C'est beau. Toi. Allongée comme ça.

MIRANDA. – Viens.

PAUL. – Tu sais à quoi je viens de penser.

JENNIFER. – Coucou. Vous n'êtes pas seuls.

MIRANDA. – À quoi.

PAUL. – À Fallingwater.

MIRANDA. – ...

FLYNN. – Ça a l'air romantique.

OSKAR. – Ça a l'air d'être un endroit touristique.

PAUL. – C'est un poème.

Fallingwater. De Frank Lloyd Wright.

JENNIFER. – Frank Lloyd quoi.

PAUL. – Frank Lloyd Wright.

Il a construit une maison sur une cascade.

Fallingwater.

Dans une forêt de Pennsylvanie.

Les verticales des murs coupent les surfaces horizontales qui portent la maison.

JENNIFER. – C'est toujours comme ça pour le sol et les maisons. Non.

PAUL. – Tu ne l'as pas vue. Personne parmi vous. Moi j'y ai été.

JENNIFER. – À Philadelphie.

PAUL. – En Pennsylvanie.

Il y a beaucoup de couches beaucoup d'horizontales. Elles s'étirent.

La forêt les accueille. J'y ai été. Je l'ai vu.

La terre est je ne trouve pas les mots soulevée à hauteur des feuilles.

Et tu le sens enfin. L'élément dans toute sa réalité. La base.

Cet étirement en tous sens.

Terre.

Forêt et maison.

Et juste au-dessous l'eau.

MIRANDA.- C'est à ça que tu penses quand tu me vois allongée.

OSKAR.- À Frank Lloyd Wright.

JENNIFER.- Et maintenant.

PAUL.- Quoi. Maintenant.

JENNIFER.- Tu veux qu'on rampe à terre pour ramasser tes vieilles utopies.

PAUL.- Vous ne pouvez pas comprendre. Vous n'y avez pas été.

MIRANDA.- Ta main sur ma cuisse. C'est ça qui aurait été beau.

Miranda ferme les yeux. Jennifer tend une bouteille de bière contre le bras nu de Paul. Il sent la bouteille lisse sur sa peau, il aimerait que Jennifer tourne la bouteille une fois sur son axe contre son bras et quelque chose changerait, il aimerait une bouteille magique. Elle sourit. Il la saisit, la bouteille. La bière est chaude.

OSKAR.- Ce serait mon avant-dernier souhait. Une bière fraîche.

Oskar observe Martin et essaie de capter son regard, c'est important pour lui d'être regardé par Martin à cet instant. Il a l'idée d'en dire plus. Des phrases idiotes comme celle à propos de la bière. Des phrases qui le forceraient, lui, son ami, à se rappeler sa voix, son visage. Rien ne lui vient à l'esprit.

MARTIN.- Depuis que j'ai arrêté. J'ai engraisé.

PAUL.- Ça n'a aucun rapport.

MARTIN.- Et comment. Je perds le contrôle.

J'ai plus un poil sur le caillou mon genou gauche est naze.

J'ai des boutons sur le front sur le dos aussi.

Ma tête on dirait une grosse patate.

On a envie de me pincer tellement j'ai l'air d'un bébé Cadum.

Un nourrisson dodu et grognon.

Mais je me suis arrêté de fumer.

Félicitations.

PAUL.- Ça n'a aucune espèce de rapport.

MARTIN.- Dans mon euphorie j'en ai oublié que j'étais végétarien.

OSKAR.- Tu n'es pas gros.

JENNIFER.- Nous tous, on ne rajunit pas.

PAUL.- C'est une question de force intérieure.

MIRANDA.- Essaie, toi, avec l'alcool.

JENNIFER.- Ou le sexe.

PAUL.- Je parle d'un acte de maîtrise de soi.

JENNIFER.- Pourquoi tu ne grimpes pas aux arbres pour te connecter aux éléments.

PAUL.- Et toi pourquoi tu n'embellis pas avec les années.

Quelqu'un la prend sur le barbecue, la dernière pomme de terre, c'est Oskar. Il la déballe, nous écoutons le froissement de l'alu, les bruits de la forêt, un oiseau de nuit, des insectes dans les écorces, une bellette dans les fourrés, une branche qui prend feu à un mégot tout près de Miranda. Elle l'observe, son visage s'éclaire brièvement, puis elle prend la branche, la frappe contre terre, quatre fois, régulièrement, calmement, comme si elle avait su que cela devait arriver.

FLYNN.- Martin.

MARTIN.- Oui.

FLYNN.- Ton crâne a une forme super.

MARTIN.- Oui.

FLYNN.- Oui.

MARTIN.- Tu en parles à ton aise.

FLYNN.- Je suis sérieux.

MARTIN.- Si j'avais ton visage moi aussi je ferais des compliments.

JENNIFER.- Je vais vider ma vessie.

Jennifer se lève. Sous la plante de son pied, quelque chose craque. Je crois que c'est l'os d'une côtelette. Elle s'éloigne.

MIRANDA.- Et.

FLYNN.- ...

MIRANDA.- Comment vous avez fait connaissance. En vrai.

PAUL. – Oui. Comment ça a pu arriver.

FLYNN. – Elle a fait des photos de moi.

MIRANDA. – Au mariage de sa mère.

FLYNN. – Sa mère est morte depuis quatre ans.

MARTIN. – Ta mère est morte.

OSKAR. – ...

MARTIN. – Ça fait maintenant trois ans et deux mois qu'on est ensemble et je me demandais quel genre de femme ça pouvait être.

Sa mère.

Pour se remarier à soixante-quatorze ans sans invier le compagnon de son fils.

Je me suis dit. Bon. C'est une vieille femme.

Je me suis dit. Réjouis-toi pour lui qu'il ait encore sa mère.

OSKAR. – Calme-toi mon compagnon.

MARTIN. – Je me suis dit. Elle est encore en vie.

OSKAR. – Ça n'a rien à voir avec toi.

J'ai trouvé ça beau d'imaginer qu'elle se mariât encore une fois.

MARTIN. – Beau.

OSKAR. – Oui. Beau. Une plaisanterie. Ça l'aurait fait rire.

MARTIN. – Elle est morte.

OSKAR. – Bien sûr qu'elle t'aurait invité.

FLYNN. – C'était pas un mariage.

Elle a sonné à ma porte un matin à neuf heures.

JENNIFER. – C'est un journaliste qui m'a mise sur le coup.

Elle est de retour, Jennifer, sa voix douce et claire, comme si elle s'était reposée dans les fourrés parmi les arbres. Les étoiles brillent, le ciel est haut, des scarabées flâment à travers l'herbe sombre, des feux follets, quelque part un oiseau de nuit. Si on avait encore un désir avant que le sommeil n'arrive, ce serait peut-être d'entendre une histoire.

JENNIFER. – Il y a un groupe. On m'a dit. Les Flynns. Dans leur milieu c'est un groupe culte.

Ils reprennent des chansons pop. Love songs. Des vieux trucs.

Le chanteur des Flynns. On m'a dit. S'appelle Flynn.

Flynn le chanteur m'a-t-on dit a joué avec son groupe pour une noce il y a trois ans.

Il se tenait là tel que nous le voyons ici et il chantait et une fille.

La fille qui se mariait.

Elle aussi l'a vu comme ça.

Flynn. Sur la scène. Il s'est mis à chanter du Elvis.

Always on My Mind.

La fille ne l'a pas supporté. Lui.

Il était plus beau qu'Elvis et plus jeune et sa voix l'a touchée en plein cœur.

Le cœur de la fille.

Elle a grimpé sur scène pour le rejoindre.

Les invités de la noce pouvaient même voir sa petite culotte.

Beige.

La fille dit-on l'a touché. Sur scène. Au visage. Devant tout le monde.

Ensuite elle s'est évanouie. À ses pieds.

Le groupe ne se serait pas arrêté de jouer. Dit-on. Les Flynns ont tout simplement continué.

Seul le chanteur. Flynn. S'est tu.

Il a regardé cette fille étalée à ses pieds et n'a pas bougé.

Mais le père.

Le père de la fille a mis de l'action.

Il est monté le rejoindre sur scène. Rejoindre Flynn.

Il n'a rien vu d'autre. Ni le groupe ni sa fille. Seulement lui.

Et il lui a cassé la mâchoire.

Cinq coups.

Flynn. Le chanteur. A dû quitter la salle allongé.

Sur une civière direction l'hôpital.

Là on lui a tout raconté. Au joli chanteur. Ses possibilités.

De bridges prothèses implants dentaires.

On dit que même en ces circonstances il aurait demandé des nouvelles de la fille.

Ah. Lui a-t-on dit. La fille va bien. Elle est dans cette phase. Où on a vite fait de perdre la tête.

Le groupe lui a rendu visite.

Il a vu arriver des lettres des fleurs et à un certain moment le dentier.

À peine trois mois plus tard il est remonté sur scène.

Le groupe. Les Flynns. N'en croyaient pas leur bonheur.

Ils recommençaient à jouer. Et avec succès.

Mais quelque chose. Quelque chose avait changé. C'était lié au chanteur.

Flynn. Ma-t-on raconté. Chante les yeux mi-clos, toujours aussi beau.

Seulement pendant le dernier morceau. Et ce morceau est paraît-il toujours

Always on My Mind.

Pour cette chanson paraît-il. C'est ce qu'on m'a dit. Il enlève ses dents.

OSKAR. – Un ange édenté.

JENNIFER. – C'est ce que j'ai entendu dire.

MIRANDA. – Et c'est vrai.

JENNIFER. – Oui.

PAUL. – Tu l'as vu.

JENNIFER. – Oui.

PAUL. – Il a chanté *Always on My Mind*. Sans dents. Pour toi.

JENNIFER. – Oui.

PAUL. – Et tu as braqué l'appareil photo sur lui.

JENNIFER. – C'est mon job.

MIRANDA. – Et ensuite.

JENNIFER. – Ensuite je suis tombée amoureuse.

OSKAR. – D'un Elvis édenté.

PAUL. – Je n'aurais pas pensé. Flynn. Que tu étais si extraverti.

Le silence s'installe, le début de l'épuisement. La rumeur de la forêt, les animaux, les feuilles, la nuit est plus bruyante que leur compagnie.

MIRANDA. – Je suis fatiguée, rassasiée et dans le fond je n'ai plus envie de vous voir.

Paul se lève. Il va vers le minibus, là où sa fille dort. Il cherche les sacs de couchage, heurte à plusieurs reprises le lit de Gloria. Elle dort toujours. Il la

regarde, réfléchit, doit-il porter le lit aussi à l'extérieur, en plein air, sous les étoiles. À l'intérieur il fait plus chaud, elle sera plus à l'abri des bestioles rampantes et des moustiques. Il la laisse là où elle est.

MARTIN. – Je suis désolé.

FLYNN. – Quoi.

MARTIN. – Pour tes dents.

OSKAR. – Mais ce n'est qu'un conte.

Ils se couchent, tous les six, à la belle étoile, autour du barbecue qui a rempli son office, il n'y a pas de contact entre eux, ni entre les sacs de couchage, on fume la dernière cigarette, ici et là, allongé, dos contre terre.

JENNIFER. – J'ai déjà été piquée six fois.

FLYNN. – J'aurais jamais dû venir.

Paul éteint les deux petites lampes à huile. Le sol bruit sous leurs oreilles. Partout, des animaux. À l'intérieur du bois, sous la terre, dans l'air, dans l'équibre des éléments. Deux manquent à l'appel.

PAUL. – Quelqu'un a lu Thoreau.

MIRANDA. – Je vais encore jeter un coup d'œil à Gloria.

PAUL. – Elle dort.

MIRANDA. – Juste un petit coup d'œil.

PAUL. – Reste avec moi.

Elle reste. Avec les autres. Le froissement des sacs de couchage, parfois un œil brille qui n'est pas encore prêt à dormir, parfois une dent.

OSKAR. – Et qui raconte encore une histoire.

Silence.

FLYNN. – Je pourrais chanter quelque chose.

Voilà comment ça s'est passé, tous ont pu l'entendre, le claquement provoqué par un dentier qu'on enlève de la bouche. Aucun d'entre eux n'a regardé, il aurait fait trop sombre de toute façon. Ils ont bien dû en croire leurs oreilles et ont écouté une chanson, des sons, des notes, un fredonnement, le bruissement d'une mélodie à travers la forêt. Les paroles, personne ne les a comprises. Ils se

sont endormis, probablement pendant la chanson, tels des enfants, guidés par une voix vers un autre monde.

Leur sommeil sera bref, une ou deux heures. Ils seront réveillés par une chaleur vive, un feu, ils vivront un incendie qui dépassera toute imagination, fulgurant, réduisant en cendres toute idée qu'on pourrait s'en faire. Comment cela a bien pu arriver, qui pourra le dire, une étincelle qui a survécu à la fête, venant peut-être des braises, peut-être des cigarettes. L'étincelle a trouvé son chemin, pas tout de suite, mais après une heure ou deux, grâce à une branche peut-être, une feuille sèche, le début d'un feu rampant qui court, trace son chemin sur le sol, gagne les racines, puis les troncs, les ramures, les feuilles, les fruits, les fleurs, jusqu'aux cimes, qui étend ses bras de lumière, se propage toujours plus loin, horizontalement, verticalement, toujours plus vite, toujours plus beau, un feu que personne n'aurait imaginé, même pas en rêve.

Deuxième partie : Le feu

« Si tu regardes une réalité droit dans les yeux, tu verras le soleil étinceler sur ses deux faces comme sur une épée, tu sentiras sa douce acuité te transpercer du cœur jusqu'à la moelle et tu achèveras heureux ton parcours terrestre. Dans la vie comme dans la mort, nous ne languissons jamais qu'après la vérité. »

Henry David Thoreau, *Walden, ou la Vie dans les bois*

La lumière (première minute)

- Au commencement, la lueur qui court à hauteur de leur regard. Au commencement, contact avec la lumière. Ils sont allongés. Une pierre dans le dos, un sac de couchage, une racine, de la terre entre les doigts.
- Deux sur le ventre, trois sur le côté, un sur le dos.
- Contact uniquement avec le sol, pas entre eux.
- Sauf Gloria. Ce n'est pas le cas de Gloria.
- Le bébé.
- Le bébé est à presque un mètre au-dessus du sol, au-dessus de la lueur qui court, couché dans un petit lit, près de la vitre baissée. Le bébé est dans le minibus.
- La lueur qui court s'éloigne d'eux, de leur groupe. C'est l'impression que ça donne. Comme s'ils étaient un commencement, le point de départ d'un voyage. Mais cela ne veut rien dire.
- Ça ne veut pas dire qu'ils sont en sécurité.
- Ils ne sont pas en sécurité.
- Non.
- Ils se trouvent dans un lieu, un endroit auquel on pourrait donner des noms, des noms chargés de sens. On pourrait dire la source, la naissance.
- L'origine.
- Le giron.
- Ils sont dans le giron du feu. À cet endroit précis. Qu'on pourrait qualifier de germe, de semence. Mais ils n'y pensent pas, pas encore, aucun des six, allongés ici, sur le sol.
- La première chose qui te vient à l'esprit c'est un animal. Un animal rapide au pelage lumineux. Dans cet état. Proche du rêve. On se laisse embarquer. On accepte. Qu'un animal rapide décrive des courbes de lumière. Le temps d'un instant, ça te mettrait presque en joie. Le mouvement de ta pupille.
- Tu le savoures. Un instant. Même pour quelques secondes, même si c'est faux, tu la savoures, cette course de couleurs sur le sol. Ça te rappelle quelque chose.

- À cause des couleurs. Les couleurs convoquent une magie, une lumière, un bonheur englouti.
- On pourrait dire du bleu. Par endroits du mauve, puis ça se sépare, du jaune et de l'orange aussi.
- Ça te rappelle un pinceau.
- Un animal.
- Un cours d'eau.
- Une pensée.
- Un réseau de métro.
- Le feu se dirige vers l'ouest.
- Le minibus est garé à l'ouest du groupe. Il y a quelques heures à peine tu voyais disparaître le soleil rouge derrière le toit noir du minibus.
- Tu ne penses pas au minibus. Il est trop loin. La première pensée qui te vient. Ça va trop vite pour toi, beaucoup trop vite. Tu aimerais avoir un frein, un ralenti, quelques instants de répit dans ce tourbillon de couleurs. Tu te dis. Ce serait bien.
- Tu penses. Que tu es seul. Puis tu penses à un nom. Ce nom te surprend. Tu n'aurais jamais pensé que ce nom serait le premier à te venir à l'esprit.
- Tu essaies de bouger n'importe quoi en toi, un pied, une articulation. Ta voix. D'abord tu es surpris, puis c'est comme un jeu, c'est quoi qui vient en premier, le pied, le genou, la voix. La peur viendra plus tard.
- Tu penses. C'est un rêve, un rêve, rien qu'un rêve, comme on cherche parfois à se persuader en rêve. Mais quelque chose. Quelque chose est différent. Peut-être à cause de la température.
- Paul.
- La première chose que voit Jennifer c'est le visage de Paul. Elle ne s'étonne pas. De cette possibilité. Que ce soit possible de le regarder. Maintenant. Ici. En pleine nuit. Elle n'y pense pas. Elle le regarde simplement. Elle pense qu'il lui plaît toujours. Son visage. Mais ce n'est pas ça, ce n'est pas la raison pour laquelle elle s'est réveillée.

- Le nom. Son nom. Miranda veut l'appeler. Le nom. Elle devrait le savoir, c'est elle qui l'a choisi. Mais là maintenant. Maintenant il n'est pas là, balayé, effacé. Un instant seulement, un moment seulement. Ce vide. Mais un vide absolu.
 - Gloria.
 - Une fois qu'il est là, ce nom, il est partout, il emplît tout. Tout.
 - Cette sensation en pleine figure.
 - Cette température qui monte.
 - Oskar a été réveillé par une goutte à la commissure des lèvres. Salée.
 - De la sueur.
 - Tout ton visage est envahi, humide. Tu mets les mains dedans. Tu jettes un regard sur tes mains. Il fait assez clair pour risquer un regard. Tes mains brillent, la sueur est sombre, presque noire.
 - Ce n'est pas ça qui a réveillé Jennifer. C'est un cri.
 - Martin aussi.
- Le cri (deuxième minute)**
- Miranda a crié.
 - Elle crie.
 - Elle crie un nom.
 - Gloria.
 - Tu ne l'aurais pas reconnue, Miranda, personne ne l'aurait reconnue. Ni la voix ni le visage. Mais l'instant d'après tu te souviens de son T-shirt.
 - Le T-shirt blanc avec un personnage de BD.
 - Un lapin.
 - Une souris.
 - Bugs Bunny.

- Gloria.
- Tu aimerais pouvoir dire. Le cri est fort, plus fort que tout ce que tu as jamais entendu, un cri qui fend les os, déchire la peau, le cri d'une mère pour la vie de sa fille, mais ce n'est pas comme ça. Le feu est plus fort que son cri.
- Le cri ne t'a pas réveillé parce qu'il aurait été fort ou perçant. Tu t'es réveillé parce que le cri connaissait un chemin silencieux, un chemin dérobé qui mène à tes entrailles. Un pressentiment. Tu penses, rien ne sera plus, comme avant. Mais tu n'en es pas sûr.
- Ce cri est une interruption. Tout s'interrompt. Le sommeil, les pensées, la vie. Tu ne sais pas si tu as déjà connu la peur avant.
- Mais là ça y est. Là tu as peur.
- Oui.
-
-
- Et avec la peur le corps se manifeste.

Le corps (deuxième à cinquième minute)

- Tu as fait beaucoup d'efforts. Jusqu'à présent. Pour ne faire qu'un avec ton corps. Le maintenir en forme, au top.
- Yoga, shiatsu, tai-chi. Tu es allé au sauna. Tu t'es regardé dans le miroir, tu t'es palpé dans le noir. Tu as été gras, lourd et léger, tu t'es frappé, caressé, tu as bien baissé. Tu as même été dans une école du souffle.
- C'est ça qui te vient à l'esprit, maintenant. Presque avec tendresse. Peine d'amour perdue.
- Ce qui arrive ici, personne ne s'y attendait, personne ne t'y a préparé.
- Cette fournaise.
- En plein été. Toute la journée déjà tu as eu très chaud. Mais là les températures ont augmenté. Elles continuent d'augmenter. Elles approchent de l'ébullition. Et on est loin d'avoir fini.

- Tu regardes tes doigts. Ils tremblent. Tu penses. Tu devrais avoir chaud, chaud comme un marron. Mais tu es gelé. Tu voudrais des couvertures, des couvertures de laine. La peau du sac de couchage est devenue trop lisse, trop fraîche pour toi.
- Cette sueur.
- Tu as déjà sué dans ta vie. Mais la sensation était différente. Plus organique. Cette sueur est épaisse, lourde. Comme si elle venait de l'extérieur, pas de l'intérieur. Tu te dis, c'est probablement à cause de la sueur.
- La sueur se mêle à la sueur. Le mélange est noir et brûlant. Il sort par tes pores, coule de ton nez, inonde ta bouche, décompose ta langue. Elle rue, ta langue, contre le palais, entre tes dents. Doux est ton sang. Tu es prêt à t'en réjouir, retrouver un goût familier dans tout ce magma. Mais la sueur noire te rentre dans les yeux.
- Le liquide te prive de la vue.
- Et la douleur de la raison.
- Tu presses tes mains contre les yeux. Elles sont noires aussi, tes mains. Tu frottes ta sueur dans l'iris, sous la rétine. Tu le sais parfaitement. Tu sais que ça augmente la douleur. Mais tu ne peux pas t'en empêcher.
- Tu veux crier.
- Tu cries.
- Ton cri est lamentable, une plainte, tout au plus un gémissement. Tu veux crier, tu veux exprimer ta douleur. Tu n'y peux rien. Ta volonté n'y peut rien.
- À cause de l'azote.
- L'azote a occupé tes poumons, s'y est étalé, incrusté. Tes poumons l'attirent, se resserrent, l'étreignent comme un dernier amant pour une dernière nuit.
- Tu ne penses plus à crier.
- Tu penses à respirer.
- Respirer.
- C'est tout ce que tu veux.
- Tu réduis tes exigences.

- La respiration s'accompagne d'un frottement et d'un bruit. Le bruit te rappelle un petit animal. Une martrre qui avance.

- Tu ne sais pas si tu tiendras le coup, si l'entrée d'air sera suffisante. L'oxygène. Tu as peur.

- Peur de mourir.

- Tu ne veux pas mourir. Ta volonté est forte, très forte.

- Tu n'aurais pas imaginé, cette volonté, si forte, dans ces circonstances.

- Te cramponner comme ça à la vie.

- À moitié aveugle, couvert de suie et presque calciné.

- Tu tentes de respirer. Dans le bruit et la douleur.

- Sur tes lèvres, ton front, dans les plis de tes bras se forment des cloques.

Une soupe bouillante sous ta peau.

- Et toi. Tu tentes de respirer.

- Alors, sous le voile noir de tes yeux, tu vois le feu quitter le sol.

- Tu veux te retourner. Reprendre contact. Tu te souviens, tu n'as pas seul. Des noms te viennent à l'esprit, des visages. Tu t'imagines toucher quelqu'un, le saisir, le prendre par la main. Tu imagines la douleur à ce contact. Mêlée au toucher, elle serait belle. Mais tu ne vois personne. Tu vois le feu sauter par-dessus une racine, escalader le tronc d'un hêtre, à deux mètres de toi, bleu d'abord, puis jaune, mais tout le reste, tout le reste est caché dans un brouillard. Un brouillard gris sombre. Tu as perdu contact.

- Le bébé.

- Le minibus.

- Miranda.

Le minibus (Miranda)

- Miranda arrive à se dresser sur ses pieds. Elle ne sait pas comment cela a été possible, où elle trouve la force. Aucune importance. À partir de maintenant, elle mobilise des forces inconnues jusqu'alors sans rapport avec elle. Elle arrive à se dresser sur ses pieds.

- Elle suit le cours du feu.

- Vers l'ouest.

- Elle n'arrive pas à voir le bus.

- Mais elle avance.

- Personne ne la suit. Personne. Elle est seule.

- Elle avance dans le feu. Le feu a atteint les fleurs blanches d'un buisson de mûres. Le buisson frôle Miranda à la cuisse. Elle fait avancer son corps à travers un espace lumineux. Mouvement lent et interrompu. Mais c'est trompeur. Un éblouissement transfigure la vitesse, une flamme transfigure son corps. L'espace d'un instant, un pied disparaît, puis un genou, puis la main. Elle marche sur une racine en feu. Elle porte des chaussures blanches en lin. Elle devrait crier.

- Les autres. Ils ne peuvent pas l'entendre. Seulement la voir. Ils pensent qu'elle crie et que le feu avale sa voix.

- Mais elle ne crie pas.

- Elle ne dit rien.

- Plus rien.

- Elle continue simplement d'avancer.

- Lorsqu'elle atteint la portière du minibus la poignée brûle sa main. Elle la retire. Du métal brille dans le creux de sa main, lumineux et argenté. Tout autour, la main est noire.

- Elle porte la main à la poignée. Une seconde fois.

- La sensation de la main, elle l'a perdue.

- Miranda ouvre la portière.

- Mais elle est repoussée, frappée au visage, son corps est rejeté en arrière. Le feu s'est emparé de cet espace. L'intérieur du minibus. Les coussins, les ceintures de sécurité, le volant, les appuie-tête, le tableau de bord. Le bébé.

- Miranda se lève.

- Elle contourne le minibus, vers la vitre baissée. En travers de la vitre une branche noire. C'est la branche qui a dû déclencher le feu dans le minibus. Il

a saisi les vêtements du bébé, puis son corps, le lit, les coussins et plus tard le véhicule tout entier. Mais elle n'y pense pas.

- Miranda étend ses bras à travers la vitre à l'intérieur du minibus, une odeur de chair cuite couvre alors toute pensée.

- Elle sort l'enfant du minibus.

- Elle la pose à terre, sur un endroit sombre au milieu de toute cette lumière.

- Les vêtements du bébé aussi ne sont plus incandescents.

- Miranda porte une veste. Une veste bleu clair à capuche par-dessus le T-shirt au lapin.

- Elle retire les vêtements de la peau du bébé. Ce n'est pas difficile, ça va vite, ça va presque tout seul, il suffirait de souffler. Des vêtements, il ne reste que des particules de fibres et des bouts de coton. Et la ligne argentée de la fermeture Éclair. Toute seule maintenant à côté du pneu.

- Sous la fine couche des restes de tissu, elle aimerait pouvoir enlever encore une couche. Avec d'innombrables précautions. Pour ne pas lui faire mal. Au bébé.

- Une couche noire.

- Sous cette couche noire des endroits roses. Miranda les effleure de ses doigts pliés, la chair qu'elle touche est crue.

- Elle voudrait dire quelque chose au bébé. Quelque chose de beau, de tendre.

- D'aussi rose et pur que cette chair.

- De ses lèvres elle cherche la petite oreille.

- Mais elle ne la trouve plus, l'oreille.

- Ce n'est pas grave. Pas grave, pas grave. En elle plus rien, rien de beau, rien de tendre qu'elle puisse articuler.

- Elle enlève sa veste.

- Sa veste bleu clair.

- Et enveloppe l'enfant. Ça va tacher le tissu. Taches noires, rouges et blanches. Noires de suie, rouges de sang, blanches du pus des cloques.

- Le feu rampant s'est frayé un chemin jusque sous le minibus.

- Miranda s'éloigne avec son enfant enveloppé dans la veste à capuche.

- De l'explosion, elles n'entendent rien.

L'explosion (Flynn et Martin)

- L'explosion.

- Le vol.

- Flynn vole.

- Une poussée dans le corps ou une pression. Tu ne sais pas.

- Tu ne sais pas si tu es déchiré ou comprimé.

- Si ça vient du dedans ou du dehors.

- Si c'est beau ou mortifère.

- C'est peut-être les deux, et puis tu t'épargnes la peine de choisir. Tu cèdes.

- Tu voles à travers l'air.

- On entend et on perçoit l'explosion du minibus au-delà de la forêt. Les carapaces des scarabées se recroquevillent sur leur peau, les fourmis périsent ensevelies dans leurs galeries, un oiseau de nuit est percuté en plein vol par un morceau du capot, à l'instant de la secousse les griffes des animaux s'immpriment dans la terre, dans les écorces et les feuilles.

- Lorsque Flynn reprend conscience, il sent une main sur son crâne. Puis un goût de fer dans sa bouche.

- Tu saignes.

- Et toi.

- Je ne sais pas. Je crois. Je vais bien.

- La main appartient à Martin.

- Martin était assez éloigné du minibus. Il a senti l'explosion. Mais seulement dans les extrémités de son corps, bouts des doigts, ortels, articulations des genoux. Une pression dans la paupière. Mais il est resté là, au même endroit, pressé contre cet arbre, un conifère. Flynn s'est retrouvé projeté à ses pieds.

- Martin a posé la tête de Flynn sur sa cuisse.
- Posé sa main gauche dans le creux de la main de Flynn.
- De la droite il a touché la tête de Flynn.
- Sur cette tête la peau est déchirée, les cheveux collent. Martin sent couler entre ses doigts le sang de Flynn, ses doigts mêlés aux cheveux de Flynn. Ça ne le dérange pas. Le sang est chaud.
- Il attend.
- Le feu s'éloigne d'eux, avance dans la direction opposée. Il le regarde avancer, droit devant, s'étoffer, progresser vers le haut, toujours plus lumineux. Il ignore depuis combien temps ils sont là comme ça, s'ils sont en sécurité. Il caresse la tête de Flynn. Puis il ferme les yeux.
- Martin ferme les yeux et s'endort. Sa respiration est calme.
- Il ne sait pas où il le prend, ce calme. Tout d'un coup il est là et il le prend.
- Tu te souviens. Les catastrophes que tu as escomptées, attendues, redoutées. Une agression au parc, un accident de voiture, le sida, le cancer des poumons, les jours comptés, être emprisonné à tort, tomber dans la misère dans l'indifférence générale, abandonné, paralysé pour toujours. Tu te rappelles ta réaction, la réaction à l'attente du malheur, ton corps saisi de frayeur, le tressaillement des paupières, la douleur dans ta tête, le poids dans l'estomac. Mais lorsqu'elle se présente, la catastrophe, lorsque la frontière avec la mort se trouve enfin à distance mesurable, ni effroi ni panique ni fureur, rien de tout ça. Que le calme. Et ce coup d'œil pour la beauté cachée dans cette frontière.
- Il est réveillé par un mouvement dans sa main.
- Un mouvement doux et moelleux. Il pense. Un bébé animal.
- Une main. La main de Flynn qui bouge dans la sienne.
- Ils se réveillent, tous les deux.
- L'air est sucré maintenant à cause de la résine.
- Lourd.
- Le ciel bas, la forêt qui brûle.

- Ils déplient leurs yeux sur un monde nouveau.
- Devant et autour, le feu.
- Le feu a atteint la taille d'un homme, le sol est englouti, un flux enflévré, les buissons ont disparu, les troncs des arbres se dressent dans une mer colorée. Le niveau monte.
- La propagation aussi.
- Le flux n'avance presque plus, il se déplace en s'élargissant.
- Alors sa course paraît se ralentir. Mais c'est trompeur.
- Martin éloigne sa main du crâne de Flynn, l'approche du front, des tempes, de la mâchoire. Il sent le contact avec le dentier.
- Ce n'est pas vraiment le moment.
- Il faut partir d'ici.
- Vite.
- Tout de suite.
- Ils ne contrôlent pas la situation.
- Tu saignes.
- Et toi.
- Je ne sais pas. Je crois que je vais bien.
- Je crois qu'il faut partir d'ici.
- Oui.
- Aide-moi.
- Oui.
- Ils s'en vont. Avec précaution. Lentement. Vers l'est.
- N'ont pas pris le temps de se retourner vers les autres.

Les autres (Jennifer, Oskar et Paul)

- Martin.
- Jennifer a vécu l'explosion cachée derrière une racine. Une grosse racine brune, plus grande qu'elle. Une racine pliée à terre comme une jambe humaine. Jennifer s'accroche de ses deux mains au genou de la racine, la chair déchirée par des échardes. Elle se cramponne au bois, aux déchirures dans sa peau.
- La première voix qu'elle entend est celle de son frère.
- Martin.
- Oskar ne crie pas son nom, Jennifer, il crie le nom de son ami. Le nom de Martin. Jennifer pleure. Elle pleure de joie d'entendre la voix d'Oskar.
- Elle veut crier son nom.
- Oskar.
- Mais elle n'arrive qu'à le penser. Le penser.
- Oskar ne s'est pas encore habitué à la nouvelle luminosité. Aux couleurs derrière le papillonnement noir des yeux.
- Désarmés, enfants, éperdus, ses pas trébuchent à travers la nuit.
- Il bute contre une racine et tombe à genoux devant sa sœur. Pas son ami. Peu importe maintenant, il embrasse et suce son cou, s'agrippe à ses cheveux.
- Comme si elle avait quelque chose. Quelque chose à quoi se raccrocher.
- Elle n'a rien.
- Elle a peur.
- Mais elle est contente de le voir, de l'entendre, son frère. Elle prend sa main, la voilà intriquée dans la sienne.
- C'est un réflexe. Pas un geste de soutien.
- Il y répond.
- Mais elles ne cessent de se desserrer, leurs mains. Humides. Noires et agitées. Tout le temps elles cherchent à s'intriquer. C'est seulement quand une grosse branche se détache de l'arbre qu'elles finissent par rester l'une dans l'autre, les mains.

- La grosse branche appartient à l'arbre auquel appartient aussi la racine.
- Un hêtre pourpre.
- La branche est en feu.
- Elle tombe dans la nuque de Jennifer. Comme un petit singe, elle y tombe, un petit singe qui aurait cherché et trouvé un joli petit coin.
- Avec ses bras vifs il grimpe dans les cheveux de Jennifer, y frotte, fait une fois le tour, attrape la main, la main d'Oskar dans ces cheveux. Oskar la retire, une touffe brillante de cheveux bruns dans sa paume. L'autre main enfin en sécurité dans la main de sa sœur.
- Paul.
- Paul aurait continué à marcher.
- À la recherche de Miranda. Et de l'enfant.
- De sa famille.
- S'il n'y avait pas eu cette vive lumière, cette fontaine autour de la tête de Jennifer et ce vacillement des cheveux en feu dans la main d'Oskar, il aurait continué à marcher, dépassant la racine, à la recherche de sa famille.
- À présent, il se voit lui-même. Il se voit enlever son T-shirt.
- Le T-shirt noir.
- Aussi noir que le chemisier de Jennifer.
- Il ne sait pas ce qu'il fait, il ne veut pas le faire, il veut continuer, ne veut pas être ici, il n'a rien à faire ici. Il cherche Miranda. Il veut la voir, la sauver, s'éloigner de la forêt, lui donner la becquée et l'aimer et la protéger, ne plus la quitter des yeux ni des bras une seule seconde. Il enlève son T-shirt.
- Il jette le T-shirt autour des cheveux enflammés sur le crâne de son ex-femme.
- Bien que ça lui fasse perdre du temps.
- Avec le T-shirt il étouffe le feu sur le crâne.
- Jennifer.
- Paul presse ses mains autour de ce crâne dont la forme lui paraît nouvelle, anguleuse et belle. Après toutes ces années. Il sent des restes sous le T-shirt,

des restes de cheveux. Il éprouve un soupçon de fierté face à ces derniers poils sous le tissu. Il dit son nom.

- Jennifer.

- Bien qu'il n'ait pas voulu la sauver, elle.

- Bien qu'elle ne puisse plus l'entendre.

- Sans conscience des flammes sur son crâne, de la main de son frère, du T-shirt noir de Paul. Cette petite opération de sauvetage a été épargnée à sa conscience.

- Le hêtre est en feu.

- Le feu grimpe autour du corps du hêtre.

- Il faut partir d'ici.

- Nous devons partir d'ici.

- La voix d'Oskar. Jennifer ne peut pas l'entendre. Et elle ne peut atteindre Paul. Ce n'est pas une question de puissance. À présent la voix d'Oskar est forte. Elle s'est enflée pour cette phrase.

- Nous devons partir d'ici.

- La voix d'Oskar, forte. Elle ne peut pas atteindre Paul.

- Paul se lève.

- Où veux-tu aller.

- Paul s'en va.

- Salaud, tu ne vas pas nous laisser seuls.

- Paul doit partir. Il doit chercher Miranda. Miranda est seule. Eux, ils sont deux.

- Nous sommes trois. Trois. Tu piges. Il faut la porter. Seul je n'y arriverai pas.

- Paul crie son nom.

- Miranda.

- Derrière lui, le feu jaune clair, presque doré a atteint les cimes. Plus haut, des traînées de fumée, l'affaïssement du ciel, gris sombre. Au-dessous de lui, à terre, les autres. Oskar et Jennifer.

- Paul retourne en arrière.

- Laisse-la ici.

- Aide-moi à la porter, salaud.

- Elle est morte.

- Elle n'est pas morte.

- Elle est trop lourde.

- C'est ma sœur.

- Ta main est toute noire. Tu ne peux pas la porter.

- Alors porte-la. Allez.

- Alors il la porte.

-

- Paul la porte, Jennifer, sur son épaule nue. Sa tête tombe dans le dos de Paul le T-shirt tient sur la tête renversée, soudé à ce qui reste de ses cheveux. Tout en marchant, il sent les rebonds de son corps sur le sien, son front qui cogne contre ses vertèbres en sueur, la pointe de ses pieds nus contre ses cuisses. Il ne sait pas où sont ses chaussures, peut-être qu'elle ne les a pas retrouvées. Il se demande pourquoi il se pose ce genre de questions, les chaussures de Jennifer. Il ne l'a encore jamais haïe comme à cet instant.

- Il l'empporte. Jennifer. À la dernière minute.

- Une minute plus tard, une branche atteint la racine sur laquelle ils étaient couchés. Une branche aussi longue et large qu'un torse humain. Elle est complètement en flammes.

- Ils continuent à marcher.

- Paul. Sur ses épaules son ex-femme, dont la main est toujours intriquée dans la main gauche de son frère.

- À présent, ils sont trois.

- C'était quoi.

- Paul s'arrête.

- C'était quoi.

- Paul n'avance plus.

- Gloria.

- Quoi.

- Tu n'entends pas crier Gloria.

- Paul continue. Dans cette direction. La direction du cri.

- Il pourrait les déposer, tous les deux, Jennifer, l'abandonner, à la main d'Oskar, sur un bout d'herbe.

- Mais il ne le fait pas. N'y pense même pas.

- Ils marchent à trois en direction d'un son, d'un cri. Que lui seul a entendu.

Ils continuent à marcher. À travers la forêt qui s'assombrit et se rafraîchit.

Sécurité passagère.

- De temps en temps Paul entend encore le cri.

Sécurité absolue (Miranda)

C'est le fils d'un forestier qui nous a trouvés.

Après dix heures de travail pour éteindre le feu il est passé à côté de nous sur son chemin de retour.

Il était déjà depuis deux jours en intervention dans la forêt et il était fatigué. Depuis quarante et une heures, des pompiers étaient déployés dans la forêt.

Avaient maîtrisé le pire. La flamme nue. Mais le feu qui couve n'avait pas encore été vaincu.

Le feu qui couve est un animal silencieux, sournois.

Le travail continuait.

C'était le soir, dix heures moins dix.

Le ciel était noir. Depuis quarante-huit heures je n'avais pas vu la lumière du jour.

Bien que je ne sois encore jamais. Encore jamais restée si longtemps en plein air.

Aucun ciel étoilé ni aucun lever de lune ne m'ont donné l'heure.

C'est ma montre qui me l'a indiquée.

Une Swatch digitale.

L'homme a dit, je suis le fils du forestier.

Il n'était pas pompier, même pas pompier volontaire.

Jusqu'à hier, il n'avait jamais tenu un tuyau.

Mais.

Il l'a tout simplement fait.

A aidé où il fallait aider.

Et maintenant. Maintenant il voulait m'aider. Il me plaignait.

Oui, il m'a trouvée dans un trou de terre.

Son nom entier, je l'ai oublié, je sais seulement que ça commençait par un G.

Comme Günther, Gustav, Gerd. Comme Gloria.

Il a dit, je suis G.

Mais il a pensé que j'étais seule.

J'ai marché un jour et une nuit et presque cinq heures.

Avec mon enfant mort enveloppé dans une veste à capuche bleu clair.

À travers cette forêt.

Plus tard on dira.

Elle n'a pas fait ce long chemin en toute lucidité.

Elle ne savait pas ce qu'elle portait, le baluchon bleu clair.

Ni quelle était en danger.

Elle ne percevait plus rien, ni son environnement, ni son corps.

Au bras droit, sous les deux pieds, à la cuisse gauche, sur le cou et sur tout

son visage.

Des brûlures du troisième et quatrième degrés.

Son oeil droit éteint.

Comment peut-on penser à autre chose.

Elle n'avait pas toute sa tête, n'était pas consciente, n'était pas dans un état

normal.

J'aimerais être du même avis.

J'aimerais pouvoir dire que je n'ai rien su et rien senti.

Dire que ce n'était pas moi.

Mais je veux être sincère.

Jamais je n'ai été aussi près de mes sensations, jamais elles n'ont été aussi concentrées en moi.

J'ai été présente à chaque instant.

Après les quelques premiers mètres, tout au plus à cent mètres du minibus.

La tête du bébé a heurté mon poignet.

Activant l'éclairage de ma Swatch.

Qui m'a annoncé un quatre heures seize lumineux.

Vingt-huit heures et quarante minutes plus tard.

À huit heures cinquante-six du matin après ce matin-là.

Exactement douze heures cinquante-quatre minutes avant que G ne me trouve.

J'ai trebuché dans un creux, je suis tombée par terre et ne me suis plus relevée.

G aurait déjà pu me voir à l'aller.

Mais ça ne s'est pas passé ainsi.

C'est à son retour.

L'air était sec, le ciel de la poussière.

Je respirais à travers la capuche bleu clair.

Parfois une toux.

Toux à cause de l'air, de la sue et aussi du sang.

Mais rarement, de plus en plus rarement.

Puis c'est allé mieux, ça a été plus fluide, à un moment, la respiration n'a plus été un problème.

La soif aussi a diminué.

Depuis plus de vingt-quatre heures je n'avais rien bu.

Je me souvenais du dernier contact avec l'eau.

Ce n'était pas l'eau d'une source ni d'un ruisseau.

Elle venait d'une bouteille de Volvic abandonnée.

Lorsque G a voulu me donner du thé de son Thermos, j'ai secoué la tête.

C'est tout.

Un signe de refus de la tête, puis le silence.

G a dit que je devais venir avec lui, avec lui dans sa maison.

Il a dit que je tremblais.

Mais c'était un mensonge, j'étais absolument calme.

Il voulait me mettre au lit, appeler un médecin, faire une soupe.

Il voulait me porter.

G a demandé, et ça, qu'est-ce que c'est.

Il voulait parler de mon bébé.

Gloria.

Il a voulu la prendre, ça parlait d'une bonne intention.

Quand elle a été dans ses mains, deux doigts sont tombés à terre.

Petits et noirs.

Ils avaient l'air d'appartenir, les doigts, au chaos de la terre.

Alors il a crié.

G.

D'une voix très forte et claire il a crié.

Et c'était, c'était, c'était comme s'il criait avec ma voix.

Il m'a rendu le bébé, l'a enveloppé de nouveau de bleu clair.

Ses yeux étaient humides et limpides dans son visage poussiéreux.

Je l'ai regardé, de mon œil gauche.

Je n'avais pas envie de pleurer.

Nous avons été soulevés, mon bébé et moi.

Nous n'étions plus lourdes.

G nous a portés.

Nous a fait franchir le seuil de sa maison forestière.

Nous a mises dans un lit, a appelé le médecin, ne s'est accordé aucun répit.

Juste la soupe, il ne l'a pas faite.

La pause (Jennifer, Oskar et Paul)

- Je n'en peux plus.

- Tu n'en peux plus. Qui la porte. Toi ou moi.

- Ma main me fait mal.

- On la coupe.

- Arrête.

- Il faudra de toute façon l'amputer. Ne te fais pas de roman.

- Je parle de l'autre. L'autre main.

- Alors lâche-la.

- Je n'y arrive pas.

- Arrête ce sentimentalisme de frangine.
- Je n'y arrive pas.
- La première difficulté c'était de les faire tenir ensemble, les deux mains. La seconde c'est tout le contraire.
- Comme si ç'avait été une mise en garde, un signal, cette première difficulté.
- Oskar reste en arrière, tire, arrache, essaie de se défaire. Paul tire de l'autre côté, porte la sœur, l'ex-femme, vers l'avant.
- Lorsque les mains se séparent Oskar tombe à genoux.
- Paul fait encore huit pas. Puis tombe à terre.
- À mi-chemin, Jennifer est tombée de son épaule.
- Oskar regarde l'intérieur de ses mains. Dans l'une d'elles, la gauche, il y a à présent des lambeaux de la main de Jennifer incrustés dans sa peau. L'autre, la droite, est noire, avec les restes des cheveux de Jennifer tissés dans sa peau.
- La douleur dans ses mains est la sensation la plus forte qu'il ait jamais éprouvée.
- Il la regarde, sa sœur.
- Elle se réveille.
- Elle se réveille et regarde dans sa direction.
- Oskar aimerait sourire, lui offrir un geste gentil.
- Il ne peut pas, il ne peut pas concevoir sa douleur.
- Jennifer regarde dans sa direction, mais sans le voir, au-delà de lui.
- Au-dessus de lui un nouveau paysage s'est formé.
- Nuées, montagnes, tours de fumée. Grises, blanches et noires.
- Pas de feu en vue.
- Pas de ciel non plus.
- La formation est en mouvement, s'élève, aspirée vers le haut, une nuée engendre l'autre, verticalement, force hydraulique rapide.
- Jennifer sent que la chaleur atteint son crâne.

- Lorsqu'elle la touche, sa tête, elle sent le T-shirt de Paul, et dessous le reste dur de ses cheveux, derrière dans le cou jusqu'à la nuque, là où ses cheveux tombaient avant, il y a maintenant un gonflement, une cloque, aussi longue et haute qu'un pied humain.
- Qu'est-ce qui s'est passé.
-
- À la main qu'elle retire de sa tête il manque de la peau.
- Oskar.
- Oskar coince sa langue entre ses deux rangées de dents. Jusqu'à ce que celle du bas rejoigne celle du haut, traversant la langue.
- Où est Paul.
-
- Paul n'est éloigné d'elle que de quatre mètres, quatre pas.
- Elle le voit allongé, proche d'elle, sur le dos, le torse nu. Elle la trouve détendue cette position, presque confortable. Cette halte sur le chemin, moitié terre, moitié herbe. Comme si son corps avait seulement exigé une pause et qu'il avait cédé à un épuisement dans un lieu bizarre.
- Comment sommes-nous arrivés ici.
-
- Qu'est-ce qui est arrivé à mes cheveux.
- Oskar pourrait lui montrer l'intérieur de sa main droite. Mais il n'a pas envie de plaisanter.
- Il t'a portée.
- Paul.
- Oui.
- Jusqu'ici.
- Alors Oskar est près d'elle, il a rampé vers elle sur ses genoux.
- Comme jadis, quand ils étaient enfants, la même proximité avec le sol.
- Entre les lèvres d'Oskar il y a du sang qui brille.

- Elle lui touche le visage, la joue, le nez.

- J'ai soif.

-

- Continuons.

- Il dort.

- Réveillons-le.

- Attendons.

- Attendre.

- Si c'était Martin tu attendrais aussi.

- Martin.

- Ça faisait longtemps qu'il n'avait plus pensé à Martin. Maintenant qu'il a été prononcé, le nom, la pensée aussi est là. Oskar voudrait que Martin puisse le voir, maintenant, il voudrait lui montrer ça, lui-même, tel quel, avec ces mains, cette blessure dans la bouche. Il s'imagine un geste, un contact tendre. Puis il se demande si les habits de Martin sont restés blancs. Il regarde derrière lui, voit le mouvement d'aspiration sombre au firmament et patiente.

- Ils attendent. Que Paul se réveille. Quand il se réveille, ils continuent.

- Ils désirent l'eau.

- L'eau ça serait le bonheur.

Le bonheur (Martin et Flynn)

- C'est Flynn.

- C'est Flynn qui l'a trouvée. Sans connaissance de la région ni visibilité il a traîné Martin derrière lui à travers la forêt et tout à coup il s'est retrouvé devant.

- Une montagne.

- La montagne, une hauteur, une colline, dénivelé, douce déclivité, un point de vue, un but de promenade ou quelque chose comme ça, soudain elle est

devant eux et ils montent, Flynn d'abord, puis Martin, tenu par la main de Flynn, toujours plus haut.

- Les cheveux de Flynn sont collés par le sang d'une plaie ouverte à l'occiput.

- Mais même ça, ça lui va bien.

- Les habits de Martin ne sont pas restés blancs, ils sont tachés, gris de la suie, verts de l'herbe, la jambe gauche du pantalon est déchirée à hauteur du genou. Sur son crâne lisse des traces de branches et de doigts. Son regard, une lumière échappée d'une couche de cendres.

- Lorsque Flynn se retourne, il le trouve téméraire, cet accompagnateur.

- Arrivés au sommet, un banc les attend.

- Un banc de parc.

- Ils ne le voient pas tout de suite, la visibilité est mauvaise pour un point de vue. Un feu bleu crache des balles de nuages dans l'air. La fumée qui se cabre obscurcit le regard.

- Quand ils voient le banc, ils ne savent pas que dire.

- Ne disent rien.

- S'asseyaient.

- Les yeux s'habituent à l'obscurité, à ces bouffées de fumée toutes proches, à tout.

- C'est comme ça, les yeux.

- Ils sont seuls.

- Derrière le banc il y a un kiosque, le store est fermé. Au-dessus du store une hortloge, des chiffres noirs sur fond blanc. Il est sept heures moins le quart du matin.

- Pas une heure pour les promeneurs.

- Flynn se lève.

- Il a découvert quelque chose.

- Un panneau.

- Sur le kiosque, un panneau est accroché, sur le panneau une couche, deux centimètres de cendres. Flynn essue le panneau avec sa paume. Les cendres sous ses mains sont duveteuses, une mer de poussins grise. En dessous il découvre l'assortiment de glaces du kiosque.
- Cornetto Fraise, Cornetto Noisette, Miko, Miko Choco et Magnum, Magnum Amande, Magnum Chocolat, Magnum Chocolat blanc, Magnum Pistache, Magnum Classic.
- Martin découvre autre chose.
- Derrière le kiosque.
- Un ruisseau.
- Un ruisselet plutôt, presque tari en cette saison, mais il coule encore, lentement, descendant le long de la montagne.
- De l'eau.
- Martin va le chercher, l'éloigne du choix des glaces, l'entraîne vers lui, vers le ruisseau, lui Flynn, sa bague de sourcier.
- Ils boivent.
- Ils prennent l'eau à même le ruisselet, à même le sol, tête baissée, la langue dans les pierres, front contre front.
- Qu'est-ce que c'est.
- Ce truc noir.
- Oui.
- Peut-être un animal.
- Un pompier.
- Au pied de la montagne le travail d'extinction du feu a commencé.

Animal noir (Jennifer, Oskar et Paul)

- Leur marche tourne en rond.
- Ça au moins c'est certain.

- L'indice certain c'est la poubelle.
- Après leur brève pause, ils continuent. Chacun seul, chacun son propre fardeau. Tant bien que mal.
- Ça ne va pas bien.
- Le fardeau est lourd.
- Et bruyant.
- La douleur s'est doublée de bruits. Sifflements dans l'oreille, bourdonnements sous la boîte crânienne, chaud, élancements dans la main, d'abord dans les articulations, puis dans les extrémités, crépitements dans les cuisses, s'étendant vers le genou, les mollets, les pieds, les oreilles. Puis abaissement de la température, des craquements dans les membres comme si tu marchais sur des branches dans la neige.
- Jennifer n'a plus de chaussures.
- Il n'y a d'ailleurs personne. Qui voudrait te donner les siennes.
- Ça ira.
- Il y a pire.
- Ta plante de pied devient dure, plus dure. Indolore. Dans tes pas tu deviens un enfant des bois.
- Mais pas dans tes membres ni dans ta tête.
- Dans ta tête le désir fait rage.
- Désir d'eau et de repos.
- Il y aurait mille raisons d'abandonner tout simplement, d'attendre le repos sur un lit de mousse verte.
- Ils continuent.
- La désorientation.
- Tu n'as aucune idée de l'endroit où vous êtes, d'où vous venez, où cela vous mène. C'est purement arbitraire, cette promenade douloureuse.
- La solitude.

-Tu as quelqu'un à tes côtés, mais cela ne t'aide pas, ne te soulage pas, cette certitude, la proximité de ces deux-là. Tu voudrais ressentir quelque chose comme de la tendresse, pour tes amis, au moins de la compassion, mais leur vue ne fait que te rappeler à toi-même. Tu voudrais voir autre chose.

-La tristesse.

-La peur.

-La soif.

-C'est ça peut-être. Tu continues à marcher parce que tu as soif. Cette sensation est peut-être encore plus forte que la douleur. Tu sais peut-être que si tu ne peux plus ressentir la soif la douleur n'aura plus d'importance non plus. Mais tu n'en es probablement pas encore arrivé là de ton petit voyage, là où il n'y a plus rien, plus rien à souhaiter que la délivrance de la douleur.

-Mais tu n'y es pas encore. Donc, continue, continue, courage, mon héros assoiffé.

-La poubelle apparaît à peine à un kilomètre après leur petite aire de repos.

-Tu fouilles, pioches, empignes. Tu voudrais un reste d'eau, de Coca, de bière. Tu voudrais une conduite d'enfant gâté, des âmes gaspilleuses, tu voudrais un liquide. Tu crierais ton bonheur si tu trouvais, tu promets de crier ton bonheur tout le reste de ta vie si tu trouves une bouteille à moitié vide.

-Tu ne la trouves pas.

-La seule lueur d'espoir une boîte de Red Bull, brillante et bleue.

-Vidée.

-Tu mets ta langue contre l'ouverture, tu sens le goût de nounours Haribo.

-La marche reçoit une nouvelle impulsion. Un espoir.

-L'espoir est maintenant entièrement dirigé vers les poubelles.

-La prochaine sera un succès.

-Une débauche de bouteilles.

-Le chemin jusqu'à la poubelle suivante est plus long que tu n'avais pensé. Pas de montre dans le groupe, il y a des désaccords, mais les estimations tournent entre huit et treize heures.

-Ces heures appartiennent à la forêt.

-Au début, ils étaient talonnés par le feu, un bourdonnement comme une mer ou une autoroute.

-Il diminue. S'éloigne.

-À un moment.

-Au bout de deux heures. Avant ils n'en auraient pas eu le courage.

-Au bout de deux heures quelqu'un se retourne.

-Jennifer.

-Jennifer se retourne parce qu'elle ne sent plus rien qui la talonne. Pas de bruits, pas de chaleur. Rien que le T-shirt noir de Paul et l'élanement de la cicatrice qui a la taille d'un pied.

-C'est fini.

-Qu'est-ce qui est fini.

-Le feu s'est arrêté.

-Le ciel noir, les traînées grises, tout cela n'est plus derrière eux. Ils regardent vers le haut. C'est noir au-dessus d'eux, devant, derrière, partout, le ciel est bas. Le feu s'est arrêté. La fumée s'est installée à un mètre de leurs têtes. Ils pourraient atteindre la nappe avec leurs mains. Mais ils n'ont pas envie de tels enfantillages.

-Ils ont soif.

-Ils ne craignent pas le ciel bas. Ils doivent seulement être vigilants. Car la visibilité se dégrade, se dégrade de plus en plus, et la crainte est grande. La crainte de ne pas voir la poubelle.

-Ils tournent en rond.

-Ils auraient pu s'en rendre compte.

-Avant même la deuxième poubelle.

-Mais ils ne s'en rendent pas compte.

-Qu'ils retournent en arrière.

-Au milieu de la zone incendiée.

- Le feu s'est arrêté. Les pompiers sont déjà intervenus avec leurs casques, leurs tuyaux, leur eau. Maintenant on ne les voit plus.
- À présent ils interviennent ailleurs.
- Leur eau s'évapore.
- Tu penses au flot d'eau qui sort des tuyaux des pompiers et tu es sur le point de perdre conscience.
- Devant toi le tronc d'un pin.
- Il brille.
- Une rosée argentée brille sur tout le tronc.
- Tu veux y baigner ta main, y enfoncer ta langue, boire comme un scarabée à cette écorce.
- Alors tu as presque envie de rire de toi-même.
- C'est de la cendre. De la cendre argentée.
- L'argent est partout. Sur les souches des arbres, dans la cassure des branches arrachées, entre les dernières spirales des buissons et par terre. Sous tes pieds fatigués, fatigués, une poussière qui vibre, belle et argentée. Tout d'un coup il y en a partout, de l'argent. La forêt a changé, a diminué, elle est plus basse, redessinée par cet argent.
- Provisoirement.
- Au-dessous. Sous l'argent, la nouvelle peau des arbres, noire, l'écorce desséchée, carbonisée.
- À présent il s'envole déjà. Dans tes yeux, sur tes lèvres. Des flocons mordants. L'argent ne tient pas sa brillante promesse.
- Tu as soif.
- Tu tousses de la cendre.
- Tu continues à marcher.
- Quand Oskar entend sa voix, il est lui-même étonné. Qu'il soit possible de parler dans ce pays tout argenté.
- Il y a quelque chose, là.

- Où.
- Là. Je crois, une poubelle.
- Ils regardent. C'est trop loin, à quelques mètres, la visibilité est trop mauvaise, c'est argenté, comme tout ici, mais ce n'est pas un arbre, ni un buisson, ni une racine. C'est autre chose. Ça pourrait être une poubelle renversée.
- C'est Jennifer.
- C'est Jennifer qui s'en approche.
- Et puis, elle s'y attarde.
- Sous la couche argentée elle sent des os, des cartilages et des restes de pelage.
- Un animal.
- Le pelage est dur, sec. Dessous, la peau est noire. Elle tâte. Elle tâte à l'intérieur de l'animal. Un peu plus bas ses fines pattes sont allongées dans l'herbe, sans poils à présent, bizarrement repliées. Vers le haut, elle sent la tête, petite comme une tête de moineau. Mais peut-être n'est-ce qu'une partie qu'elle tient dans ses mains. Dans l'herbe elle trouve une oreille, tombée du corps, en forme de feuille, intacte.
- Elle pensait aller vers une poubelle et elle est tombée sur un chevreuil.
- Elle s'adapte aux nouvelles données.
- Tortille l'oreille entre ses mains comme jadis il lui arrivait parfois de tortiller le tissu d'une manche de veste.
- Elle plonge son visage dans les restes du pelage sec. Il retombe comme de la cendre d'un mégot.
- Ses mains dans le squelette, dans les interstices. Elles fouillent l'arc costal.
- Elle sent le goût du sel.
- Elle pleure. Les mains dans l'animal brûlé, elle verse des larmes comme si elle avait encore cet excédent de liquide. Comme si, en elle, tout n'était pas que sécheresse et soif.
- Une tristesse que nul ne peut concevoir, elle moins que tout autre, dans ces circonstances.

- Oskar va la chercher.
- L'éloigne de cette tristesse inconcevable.
- Je pensais que ça pouvait être une poubelle.
- Il dit, je pensais que ça pouvait être une poubelle et il va chercher sa sœur.
- Il la prend les bras sous les aisselles, comme s'il soulevait un mort. Ses mains, il ne s'en sert pas.
- Il la traîne plus loin. Jusqu'à ce qu'elle reprenne connaissance, reprenne le dessus, le chemin. Qu'elle garde les yeux ouverts jusqu'à la poubelle suivante.
- Paul n'a rien dit.
- Plus personne n'a parlé.
- Jusqu'à ce qu'elle réapparaisse.
- La poubelle.
- Juste avant la joie, la boîte de Red Bull vide.
- Les mêmes ordures, tous les déchets, fouillés de leurs propres mains entre huit et treize heures plus tôt.
- La fatigue.
- L'épuisement absolu.
- La certitude.
- Continuer à marcher serait du gaspillage.
- Gaspillage des derniers restes de corps.
- Enfin on peut se poser. Sur le dos, la masse noire au-dessus de soi, un peu plus lointaine, maintenant qu'on est allongé.
- Soulagement.
- Tout près les uns des autres.
- Paul.
- Oui.
- Est-ce que je te plais à nouveau. Avec ma nouvelle coiffure.
- Maintenant, on recommence même à faire de l'humour.

- Même si c'est presque sans salive.
- Mieux vaut se taire.
-
-
-
- Un couple les trouve vingt-cinq minutes plus tard.

Le couple

- ELLE - La forêt. Mon Dieu la forêt. Elle s'en remettra. Les pertes personnelles affectent bien plus durement.
- Un verrat. Deux truies. Et les chevaux. Tous les quatre.
- Pia Peter Paps et Paul.
- LUI - Et le toit.
- ELLE - Le toit de l'écurie n'y a pas échappé.
- LUI - Heureusement que Holger est venu tout de suite.
- ELLE - Holger est le fils du voisin, pas du voisin direct. Les directs ils sont en vacances en ce moment.
- Paris.
- Imagine un peu. Ils bouffent des croissants alors qu'ici tout est en flammes.
- LUI - Holger a pas mal éteint.
- ELLE - Deux années chez les pompiers volontaires. Mais pour le toit ça n'a pas suffi.
- LUI - Il a fait de son mieux.
- ELLE - Oui.
- LUI - Oui.
- ELLE - Pauvres bêtes.
- LUI - Surtout les chevaux. Les chevaux ont pas mal rapporté.
- On voulait s'agrandir.

ELLE - Oui. S'agrandir.

LUI - Location de chevaux, cours d'équitation. Week-ends de stage.

Récemment une dame a manifesté de l'intérêt pour un séminaire avec des cadres supérieurs.

Perfectionner son autorité naturelle par la communication avec les chevaux.

ELLE - Pauvres bêtes.

LUI - Maintenant on doit repenser tout ça. Reprendre courage.

Couvrir le toit.

Enterrement des bêtes.

Ce genre de choses.

ELLE - C'est pour ça qu'on est partis. Sortir un peu. Histoire de voir ce qu'est devenue la forêt.

Ça peut aider.

De voir une misère encore plus grande.

LUI - Mais ça n'a pas été le cas.

ELLE - Non.

Ça n'aide pas de voir que la forêt a tellement souffert.

Ça fait même mal aux os.

Ce changement.

Quand on pense aux bruits qu'il y avait ici avant, même la nuit.

Et maintenant c'est silencieux et le ciel est si noir.

Avec cette odeur si douceâtre qu'on pense tout de suite aux animaux à l'abattoir.

LUI - Et puis les voilà couchés. Trois au milieu du chemin.

Les uns contre les autres.

ELLE - Comme l'hiver les truies dans la porcherie.

LUI - Moi. Venez avec nous. Toi. Laissons-les ici.

ELLE - J'ai pensé qu'ils étaient déjà. Comme ils étaient. Pleins de cette poudre grise.

LUI - Tu n'as même pas voulu prendre leur pouls.

ELLE - Et alors. C'était qui. À la fin. Qui l'a pris à la fin, le pouls. De tous les trois.

LUI - Toi.

T'as toujours besoin de faire quelque chose. Comme ça t'es meilleure que moi.

ELLE - Faut bien que je le freine de temps en temps ton cœur trop grand.

LUI - Oui. On se complète assez bien.

ELLE - Tu es allé chercher la voiture.

LUI - Et toi tu es restée auprès d'eux.

Ce que tu as fait pendant le temps où j'ai été absent, j'aimerais bien le savoir. C'est rare qu'on soit séparés.

ELLE - Qu'est-ce que j'ai bien pu faire. J'ai parlé.

J'ai pensé. Ça leur fera du bien. Une voix humaine.

J'ai parlé de Holger. Et de toi. De nos projets. Puis du toit et des cadavres.

Je me suis assise près d'eux. Au milieu du chemin.

J'ai pensé. Me voilà. Dans la crasse, à bavarder avec des morts-vivants.

La femme, je l'ai touchée.

Enlevé un T-shirt de sa tête, caressé ses cheveux en bataille.

Comment on peut en arriver là. En une seule journée.

Elle a ouvert les yeux. De douleur. Mais elle n'a rien dit.

À ma gauche l'homme a cherché à me saisir par la main.

De frayer j'aurais presque tapé dessus.

Une pince carbonisée, voilà ce que c'était.

L'autre homme, celui à ma droite, était couché dans la poussière, torse nu.

La bouche ouverte, la langue sortie, comme un sauvage.

Alors je n'ai rien souhaité d'autre.

Que de te voir revenir près de moi.

LUI - Trésor.

Je me suis tellement dépêché.

ELLE - Je sais. Mais sans toi j'ai trouvé le temps si long avec ceux-là.

Enfin tu es arrivé.

LUI - On les a trainés dans la voiture. C'était pas facile.

ELLE - Ils n'ont pas aidé du tout.

LUI - Dans la voiture on s'est disputés.

ELLE - À propos du trajet pour l'hôpital.

LUI - Je voulais prendre l'autoroute.

ELLE - J'y ai été il y a sept ans. À l'hôpital.
Une histoire de myome.

À l'époque c'est le voisin qui m'a conduite, le plus direct.

On a pris le chemin par le vieux moulin.

LUI - Le vieux moulin. Connerie, je dis.

ELLE - Et moi raccourci.

LUI - Voilà nos disputes.

ELLE - Finalement on a pris l'autoroute.

LUI - À l'hôpital. Là ils nous ont dit. Que c'était moins une.

Quelques secondes de plus et ils étaient morts de soif. Tous les trois.

ELLE - Une manière de dire bien dramatique. Moins une.

Ils ne seraient tout de même pas morts tous les trois dans la même seconde.

LUI - D'ailleurs, ils ne sont pas morts.

ELLE - Non. Mon trésor.

LUI - Celui-là, on nous l'a même rendu.

ELLE - Le sauvage à moitié nu.

LUI - Ils nous ont dit de lui donner un peu de repos. Et de l'eau. Beaucoup d'eau.

Alors qu'on le connaît pas du tout.

ELLE - Et maintenant on l'a sur le dos. Un parfait inconnu.

LUI - Comme si on n'était pas assez débordés comme ça.

Avec le toit et les cadavres.

ELLE - Au fond, il nous dérange pas du tout.

LUI - Au fond, tu l'aimes même plutôt bien.

ELLE - Fais pas l'imbécille.

LUI - De toute façon j'ai d'autres soucis.

ELLE - Peut-être qu'il peut t'aider pour le toit.

LUI - Ce sauvage, je lui laisserais même pas tenir l'échelle.

ELLE - Je lui ai donné de la soupe.

LUI - Oui. Continue.

ELLE - Donné la becquée dans la bouche. Après il a souri.
Et même rentré sa langue.

LUI - Plus tard on a appris qu'il s'appelait Paul.

Comme notre cheval le plus jeune.

ELLE - Trésor.

Là maintenant tu deviens vraiment macabre.

Le sauvetage (Martin et Flynn)

- Descendre.

- Avant de descendre, observer encore.

- Avant de descendre, regarder encore une fois la mort en face.

- Puis descendre malgré tout.

- Longtemps après.

- Main dans la main.

- Ce qui, au début, avait été pris pour un animal.

- Était bel et bien un homme.

- Un pompier.

- Il a pris feu.

- Lui précisément.

- Un sauveur, un protecteur de la nature, un gardien de la forêt.

- Un héros.

- Sur le dos noir une flamme.

- Comme les ailes d'un dragon.

- Puis plus haut. Plus haut. Les habits. Les bras.
- Une boule de feu.
- Des couleurs roulent à travers la fumée.
- Jaune bleu au centre et, à l'extérieur, une ligne, une limite lumineuse, rouge.
- Un jet atteint sa membrane lumineuse.
- Il éteint tout.
- Il reste un tas noir.
- Flynn tâtonne près de lui.
- En aveugle.
- Il trouve une main.
- Martin.
- Il prend la main de Martin.
- Ils se connaissent depuis moins de deux jours.
- Maintenant il est neuf heures vingt à l'horloge du kiosque.
- Magie matinale.
- Martin entend un fredonnement.
- Puis une voix.
- Flynn.
- Flynn ouvre ses deux rangées de dents. Juste un peu.
- Et chante une chanson.
- La chanson d'Elvis Presley.
- Martin ferme les yeux.
- La chanson est belle. Puis c'est fini.
- Flynn porte la main de Martin à ses lèvres.
- L'embrasse.
- Le regard de Martin tombe sur le tas noir étalé du pompier.

- Il détourne le regard.
- Vers Flynn.
- Flynn s'est déchiré la lèvre.
- La lèvre contre sa main.
- Martin prend un bout de son T-shirt.
- Jadis le T-shirt a été blanc, maintenant il a quelque chose de téméraire.
- Il s'en sert pour arrêter le sang.
- Il dit. Viens.
- Viens. Rentrons.
- Ensuite ils se laissent sauver.

Troisième partie : La ville

« Maybe I didn't treat you
Quite as good as I should have

Maybe I didn't love you
Quite as often as I could have
Little things I should have said and done
I just never took the time

You are always on my mind
You are always on my mind

(...)

Tell me tell me that your sweet love hasn't died
Give me give me one more chance to make you satisfied

(...)

You are always on my mind »

Elvis Presley, *Always on My Mind*

I. Questions concernant les événements

JENNIFER. – Nous y voilà.

OSKAR. – Nous y voilà.

A dit l'infirmière. Et elle pousse mon fauteuil dans la chambre.
Je crois qu'elle a souri.

JENNIFER. – Qu'est-ce qu'elle a à sourire bêtement.

OSKAR. – Jennifer.

Ma sœur emmaillotée de blanc.

La tête les oreilles le visage le cou la cage thoracique.

JENNIFER. – Oskar.

Son bras, le droit, dans du papier argenté. Aluminium.

Tu as désappris la marche.

OSKAR. – Ma main est en péril.

JENNIFER. – Tu marches sur les mains ou quoi.

OSKAR. – Si je pouvais. Marcher sur les mains.

J'arracherais d'un pied leste son pansement.

Pour voir ce qui reste d'elle.

JENNIFER. – Les deux messieurs.

Ils voudraient vous poser une question ou deux.

Concernant l'incendie.

OSKAR. – Concernant son origine éventuelle.

A dit l'infirmière. Très sérieuse à présent.

JENNIFER. – En tant que témoins de la catastrophe.

OSKAR. – En tant que victimes.

JENNIFER. – Si nous ne sommes pas trop faibles.

Si c'est possible de nous parler, que nous ne sommes pas traumatisés.

OSKAR. – J'ai proposé. Qu'on fasse l'interrogatoire ensemble.

Comme ça chacun peut mettre l'autre sur la voie.

JENNIFER. – A dit l'infirmière. Aimable.

OSKAR. – Les questions.

JENNIFER. – Depuis quand vous trouveriez-vous dans la zone de l'incendie.

OSKAR. – Comment y êtes-vous allés. Voiture vélo.

Où avez-vous laissé le véhicule.

Quand avez-vous remarqué le feu.

JENNIFER. – Quelles lésions avez-vous subies.

OSKAR. – Subies.

JENNIFER. – Qu'aviez-vous à y faire. Dans la forêt.

OSKAR. – Une excursion un pique-nique. Pour le plaisir ou pour des recherches.

Puis-je supposer. Que vous êtes ornithologues. Écologistes. Enseignants.

JENNIFER. – Dites-nous simplement le but de votre séjour en forêt.

OSKAR. – Combien de temps.

JENNIFER. – Combien.

OSKAR. – Qui. D'autre. A participé à cette excursion.

JENNIFER. – Un autre.

OSKAR. – Un autre y a participé aussi.

JENNIFER. – À quoi.

OSKAR. – À la promenade.

JENNIFER. – Vous êtes allés vous promener.

OSKAR. – Oui.

JENNIFER. – Oui.

OSKAR. – Et le troisième.

JENNIFER. – Lui aussi.

OSKAR. – Paul.

JENNIFER. – Ma cornée est plus épaisse que du verre blindé.

OSKAR. – Qui est Paul.

JENNIFER. – Paul est mon ex-mari.

OSKAR. – Vous êtes allés vous promener.

Avec votre frère. Et votre ex-mari. Dans la forêt.

JENNIFER. – Oui.

OSKAR. – Ça vous arrive souvent.

JENNIFER. – J'ai mal à la tête.

OSKAR. – Y a-t-il eu une pause un pique-nique.

Quelque chose comme un feu, un barbecue.

JENNIFER. – Nous nous sommes promenés.

OSKAR. – Vous fumez.

JENNIFER. – Plus maintenant.

OSKAR. – Nous n'avons pas fumé.

JENNIFER. – C'est assez pour aujourd'hui.

Dit l'infirmière.

OSKAR. – Encore un moment.

JENNIFER. – Encore une ou deux questions.

OSKAR. – Comment y êtes-vous allés.

JENNIFER. – Où.

OSKAR. – Dans la forêt.

JENNIFER. – En voiture.

OSKAR. – Un minibus peut-être. Un minibus Volkswagen.

JENNIFER. – Un minibus. Non.

OSKAR. – Non.

JENNIFER. – Une Opel.

Astra. Rouge.

OSKAR. – La voiture de Paul.

JENNIFER. – Où elle se trouve maintenant.

OSKAR. – La voiture de Paul.

JENNIFER. – Oui.

OSKAR. – Chez Paul probablement.

JENNIFER. – Et où est Paul.

OSKAR. – Chez lui probablement.

JENNIFER. – Non. Il n'est pas chez lui.

OSKAR. – Non.

JENNIFER. – Est-il possible. Qu'il y ait eu encore une autre personne avec vous.

OSKAR. – Ou plus précisément. Deux.

JENNIFER. – Une femme et un bébé. Treize mois.

OSKAR. – Miranda. Et Gloria.

JENNIFER. – J'aimerais bien être seule maintenant.

OSKAR. – Qui est Miranda.

JENNIFER. – L'amie de Paul.

OSKAR. – L'amie de votre ex-mari vous a également accompagnés vous et votre frère.

Avec son enfant. Gloria. Pour cette promenade dans la forêt.

JENNIFER. – Oui.

OSKAR. – Au début oui.

JENNIFER. – Et ensuite.

OSKAR. – Ensuite nous les avons perdues de vue.

JENNIFER. – Dans le feu de l'action.

OSKAR. – Oui.

JENNIFER. – Y a-t-il eu une dispute.

OSKAR. – Dispute. Comment dire dispute.

JENNIFER. – Peut-être qu'elle pourrait vous aider.

OSKAR. – Miranda.

JENNIFER. – Peut-être qu'elle sait où Paul se trouve.

OSKAR. – Ça c'est possible.

JENNIFER. – Seulement elle ne peut plus le dire.

OSKAR. – Elle est morte.

JENNIFER. – Morte.

OSKAR. – Brûlée. Oui.

JENNIFER. – Et Gloria.

OSKAR. – Aussi. Oui.

JENNIFER. – Alors.

OSKAR. – Alors je ne sais pas non plus.

JENNIFER. – Alors nous vous laissons.

OSKAR. – Oui.

JENNIFER. – Oui.

OSKAR. – Si vous vous rappelez autre chose.

N'hésitez pas à nous appeler.

JENNIFER. – Bien sûr que non.

OSKAR. – Non.

II. Des appels pour Paul

Paul. C'est Martin.

Merde Paul.

J'ai lu le journal merde.

Je suis tellement désolé.
Paul.

Pour tout ça.

...

Mon petit Paul petit Paul.

Nos rêves deviennent réalité cher constructeur de pavillons, accroche-toi.

Ils nous veulent en Tanzanie.

Un centre commercial près de l'aéroport.

C'est intéressant d'un point de vue humaniste aussi.

Soixante quarante emplois pour les autochtones.
Des conditions équitables plus qu'équitables.
Tout le monde content. Allons picoler.
Comment était le week-end.
Passe un coup de fil.
C'est dingue. Paul.

...

Coucou. Coucou vous deux.

Miranda.

C'est Paul.

Moi.

Bon je voulais dire que je suis encore coincé ici.

Chez un couple.

Un couple très gentil.

Et vous.

...

Vous vous en êtes bien sorties.

...

Je viens vous rejoindre bientôt. D'accord.

Il y a encore un peu à faire ici.

Le toit s'est écroulé. Celui de l'écurie.

Ça va prendre encore quelques jours.

Vous me manquez.

Miranda.

Est-ce que Gloria va bien.

Et toi.

Hier nous avons enterré trois porcs.

Demain c'est le tour des chevaux.

Quatre. L'un d'eux s'appelait comme moi. Paul.

Ça veut dire qu'il faut creuser creuser.

Je n'y suis plus du tout habitué. Au travail physique.

Mais ça fait du bien.

Quatre ou cinq jours je pense. Et je serai de retour.

...

Miranda.

...

Tu veux un numéro.
Je te donne le numéro d'ici.

...

Dis simplement. Que tu es Miranda.
Ils sont au courant. D'accord.
J'ai déjà tellement parlé de toi.

...

Paul. Tu es là.

C'est moi.

Jennifer.

...

Paul.

C'est encore moi. Jennifer.

...

Je ne sais pas quoi dire.

...

Je suis encore à l'hôpital.

Je sors demain.

Ta mère m'a appelée.

Elle ne sait pas où tu es.

La mère de Miranda a cherché.

À cause de l'enterrement.

...

Paul.

Appelle-moi.

Je sors demain.

...

Je vais hypermal moi aussi Paul.

...

Je suis désolé.

Oui.

Appelle-moi.

...

Mon Dieu. Paul.

Je viens de lire le journal.

Mon Dieu.

Toutes mes condoléances. Vraiment.

De tout le bureau. Tous, on n'arrive pas.

...

C'est quand les obsèques.

Dis-nous si nous pouvons quelque chose.

Nous sommes là pour toi. Nous tous.

Prends ton temps. Tout le temps que tu voudras.

Mon Dieu.

...

Peut-être tu peux juste passer un petit coup de fil à cause de la Tanzanie.

Ils ont besoin de savoir avant jeudi.

...

Paul.

Mon Dieu.

...

Paul. C'est Oskar.

Je serai bref. D'accord.

Qu'est-ce que je peux te dire.

Je suis tellement désolé pour toutes les deux.

J'aimerais que ce soit moi. Et pas elles.

...

Je ne serai pas là pour l'enterrement.

Un empêchement pour ainsi dire.

...

Mon bras doit être amputé.

Tu pensais seulement la main.

Espèce d'optimiste.

...

Est-ce que tu sais où est Martin.

Je n'arrive pas à le joindre.

Ce salaud.

Si tu le vois. Dis-le-lui. Que j'ai besoin de lui maintenant.
Ils vont me trancher le bras.

...

Paul. C'est encore Martin.

Flynn demande si tu voudrais qu'il chante un morceau.

Pour Miranda et Gloria à l'enterrement.

Elle aurait peut-être aimé ça.

Paul.

Où es-tu passé.

III. Avec les chevaux

PAUL.- La journée a été fatigante. Physiquement.

Le soir est tombé.

Nous avions posé la dernière poutre du toit.

Moi et le mari.

Il a voulu le faire.

J'ai tenu l'échelle.

JENNIFER.- Le voyage a été bizarre.

Toute la région était bouclée.

Déviations sur déviations.

Toujours cette odeur de brûlé. Même la vitre fermée.

Pas senti mes pieds. Ni sur l'accélérateur, ni sur le frein.

Pour me retourner mobilisation entière du corps.

Autour du cou une minerve. Comme un chien malade.

PAUL.- Le matin les chevaux.

Pia Peter Paps et Paul.

JENNIFER.- Autour de la tête un foulard.

Je n'arrivais pas à me décider.

D'abord mauve puis noir. Puis rouge.

PAUL.- La tombe nous l'avons creusée derrière la maison.

Une seule pour tous les quatre.

Hier dans la nuit.

La femme a dit. Je crois. C'est interdit.

D'enfouir les chevaux.

Mais c'était important pour elle. Un lieu commémoratif.

Alors nous les avons enfouis la nuit.

Nous tous les trois.

La fosse faisait trois par deux virgule cinq par six.

Quand nous avons eu fini, il a commencé à faire jour.

JENNIFER. - Je me suis demandée. S'il se réjouirait de me voir.

Puis j'ai pensé. Il a d'autres soucis maintenant.

PAUL. - Les chevaux étaient lourds.

Plus lourds que n'importe quel bois n'importe quelle pierre n'importe quel homme.

Plus lourds que tout ce que j'avais soulevé jusque-là.

JENNIFER. - Lui il a perdu sa compagne et son enfant.

Moi seulement mes cheveux.

PAUL. - Le quatrième cheval. Pia. A atterri. Si malencontreusement sur le premier. Peter.

Que les pattes ont dépassé le bord de la fosse.

La femme a dit. On pourrait attacher la plaque commémorative aux pattes.

Le mari a dit. Que ce n'était pas le moment de rire.

Ensuite on a replié les pattes.

JENNIFER. - Tout ça n'est pas si grave que ça.

Je recommence déjà à conduire.

PAUL. - Ils ont tout perdu. Toute leur situation matérielle. Ce couple.

Il l'appelle trésor. Elle l'appelle trésor.

L'après-midi nous l'avons passé dans la cuisine.

La femme a fait de la soupe.

J'ai épluché des pommes de terre des asperges et des carottes.

JENNIFER. - J'ai imaginé être là pour lui.

Maintenant.

L'écouter le toucher. Être une consolation.

Ça m'a plu. Cette idée.

Et puis j'ai écrasé un lièvre.

PAUL. - Le mari a lu le journal.

À voix haute.

JENNIFER. - Le lièvre je l'ai posé sur le siège avant droit.

Il était beau.

Les oreilles douces les yeux noirs. Sur les pattes et sur le siège du sang séché.

J'ai pu voir les deux petites dents de devant.

PAUL. - On commence à pouvoir chiffrer la catastrophe.

Le dramatique incendie de forêt survenu au cours de la canicule du mois dernier a présenté un front de feu de vingt kilomètres. Presque neuf mille hectares de surface boisée ont été engloutis par une mer de flammes de la hauteur d'une maison. La résine des pins a favorisé le feu en donnant un nouvel essor aux flammes. Un village de vacances a dû être évacué. Dix-sept maisons rivetaines ont été considérablement endommagées, deux ont entièrement brûlé. Près de quatre-vingts animaux, chevaux, volailles, cochons et surtout vaches, ont péri dans les flammes. L'enfer a fait en tout huit victimes humaines. Dont une jeune femme et son enfant de treize mois qui, pour des raisons encore inconnues, se trouvaient dans la zone de l'incendie. Les six autres victimes appartiennent à la brigade des pompiers. En hommage à ces pompiers, une minute de silence est prévue demain midi. La cérémonie commémorative aura lieu dimanche prochain. En tout, plus de deux cents pompiers soutenus par trois Canadair ont été mobilisés pendant presque quatre jours. On présume qu'une négligence est à l'origine de la catastrophe. Des indices font penser à un possible barbecue. Sur le lieu qui a pu être localisé comme foyer de l'incendie on a trouvé les restes d'un minibus Volkswagen. Il a explosé. Les occupants n'ont pu être retrouvés. Hier dans son discours à la radio, le maire a rappelé à plusieurs reprises que toute utilisation du feu, que ce soit pour des grillades, pour jouer ou pour fumer, représente une menace extrême pour la forêt, est interdite et passible d'amende.

JENNIFER. - Nous avons été mariés deux ans.

Séparés neuf ans.

Divorcés sept ans.

Maintenant nous avons l'éternité devant nous.

PAUL. - Y compris une femme avec un enfant de treize mois.

JENNIFER. - La maison était vieille. L'écurie vide.

Du foin sur le chemin.

À la porte ça sentait la soupe.

PAUL.- Je le savais.

JENNIFER.- Il le savait qu'elles étaient mortes. Depuis le début.

PAUL.- Je le savais. Je l'ai entendue crier.

JENNIFER.- C'est pour ça qu'il est là. Dans cette baraque chez ce couple.

Parce qu'il savait qu'il se retrouverait seul chez lui.

PAUL.- Elle avait l'air d'une guerrière.

JENNIFER.- J'ai pensé à mon accompagnateur. Le lièvre mort.

PAUL.- Tu as l'air d'une guerrière.

Le foulard la minerve. Une vraie sauvage.

JENNIFER.- Qu'est-ce que tu fais ici.

PAUL.- Je travaille.

JENNIFER.- Paul. Je suis tellement désolée. De tout ça.

PAUL.- J'ai couvert le toit enterré les cochons puis les chevaux.

Nous venons de faire de la soupe.

Et toi.

JENNIFER.- Moi.

PAUL.- Qu'est-ce que tu deviens.

JENNIFER.- Je viens te chercher.

PAUL.- Comment tu as réussi à me trouver.

JENNIFER.- Ton répondeur.

Viens avec moi.

PAUL.- J'ai encore à faire.

JENNIFER.- Demain c'est l'enterrement.

PAUL.- Ah bon.

JENNIFER.- Je me suis demandée. Paul.

PAUL.- Oui.

JENNIFER.- Si tu conduis encore ton Opel rouge.

PAUL.- Oui.

JENNIFER.- Nous y allons ensemble.

Je ne vais pas te laisser seul.

PAUL.- Pas seul.

JENNIFER.- Non.

PAUL.- Puis elle m'a pris dans ses bras.

Elle sentait l'antiseptique.

Et Flynn. Qu'est-ce qu'il fait Flynn.

IV. Un appel pour Martin

Martin oh Martin.

Ça me dégoûte tellement.

De t'appeler.

Réponds espèce de salaud.

C'est moi. Oskar. Tu te rappelles.

Ton compagnon.

Ils m'ont tranché le bras mais à part ça.

Je peux de nouveau parler et m'asseoir et bouffer je ne peux pas me plaindre.

Et toi.

Tu vas bien. Oui.

Tu n'es plus dans ton agence.

A dit ta secrétaire.

Traumatisé par la forêt ou quoi.

Trop de larmes. Oui. Trop de flammes pour ton œil de top model.

Ne viens pas me dire une chose pareille.

Pour qui tu te prends.

Me laisser en plan ici.

Espèce de salaud dégueulasse.

J'ai besoin de toi maintenant.

Je t'aime.

C'est pervers. Cette douleur.

Réponds.

Je sais que tu es là.

...

FLYNN.- Réponds.

MARTIN.- Tais-toi.

FLYNN.- Il va supermal.

Il a besoin de toi maintenant.

MARTIN.- Et moi.

FLYNN.- Toi.

MARTIN.- Moi j'ai besoin de toi.

V. Wuthering Heights

« Oh let me have it.
Let me grab your soul away. »

Kate Bush, *Wuthering Heights*

JENNIFER.- C'était beau, le morceau.

MARTIN.- Il n'a pas choisi Elvis.

JENNIFER.- Malgré tous les obstacles entre nous.

Le morceau m'a plu. En un sens.

MARTIN.- Kate Bush.

JENNIFER.- Il était beau.

Flynn.

Je ne l'avais pas revu.

Depuis le week-end.

Et maintenant.

Et maintenant je ne ressentais rien. Plus rien entre nous.

Rien du tout.

À côté de moi il y avait Paul et j'ai senti son coude à travers la veste.

PAUL.- Je m'en foutais complètement.

Que quelqu'un chante ou hurle ou chie aux cieux.

Tout ça n'a plus d'importance.

JENNIFER.- D'abord le grand cerueil puis le petit.

D'abord le préche puis le morceau puis les roses.

En regardant dans la tombe.
J'ai perdu mon foulard.

MARTIN.- Le foulard était noir.

En bas sur les deux cerueils on n'arrivait plus à le distinguer.

La peau. Sous le foulard. Tachée.

Jaune rouge et bleue.

PAUL.- Je ne sais pas pourquoi et pourquoi à ce moment-là.

Mais son crâne de toutes les couleurs m'a fait pleurer.

JENNIFER.- Il a pris ma main.

PAUL.- J'ai mis nos mains dans la poche de mon manteau.

Jusqu'à la fin de la cérémonie.

MARTIN.- À la fin un homme a parlé avec Flynn.

À voix basse. À l'écart. À trois mètres de la tombe.

C'était qui.

FLYNN.- Un ami de Miranda. Un agent.

MARTIN.- Un agent.

FLYNN.- D'une agence événementielle.

MARTIN.- Intéressant.

FLYNN.- Il organise un concert à Philadelphie.

Un cover event.

New faces old songs.

MARTIN.- Ça a l'air intéressant.

FLYNN.- Il va m'appeler.

MARTIN.- Flynn.

Nous sommes ici à un enterrement.

JENNIFER.- Qu'est-ce que c'est.

PAUL.- Ça.

JENNIFER.- C'était dans ta poche.

PAUL.- Deux doigts.

De Gloria.

JENNIFER. – ...

PAUL. – Quelqu'un est venu me voir. À la maison.
Un homme. Il a dit. Qu'il s'appelait Günther.

JENNIFER. – Günther.

PAUL. – Günther dit. Les doigts sont à Gloria.
Il les a trouvés. Et Miranda.
Il dit. Il ne peut pas l'oublier.

JENNIFER. – Günther.

PAUL. – Et qu'est-ce qu'il devient, Oskar.

JENNIFER. – Je vais lui écrire.

PAUL. – C'est ton frère.

JENNIFER. – Regarde. C'est mignon. Une taupe morte.

PAUL. – Oui. Très mignon.

VI. Visites d'Oskar et pour Oskar

OSKAR. – J'ai eu sept visites.

Trois à l'hôpital. Quatre au centre de rééducation.

Jennifer est venue une fois. Avec les policiers.

Plus tard elle m'a envoyé des photos. Au dos des vœux de rétablissement.

Peit frère. À présent je photographie les charognes. Et toi.

Sur les photos il y avait des animaux morts.

Un lièvre. Quatre mouches sur une plaque chauffante. Un pigeon dans un
bac à fleurs.

Belles ces photos et tristes aussi.

À deux reprises j'ai eu la visite d'un groupe. Des amis homos.

Ils ont apporté du champagne et des fleurs sauvages et un tout nouveau CD.

La seconde fois ils étaient pressés.

Et puis mon père est venu.

Il a pensé que je dormais.

Le plus fidèle de tous c'était mon galeriste.

Mon galeriste est venu trois fois.

Martin.

Comment dire Martin.

C'est un taxi qui m'a conduit chez Martin.

Son appartement était fermé.

De la main gauche j'ai sonné dans le vide.

Mon épaule sans bras.

Je suis allé chez Jennifer.

En bas une sonnette en haut la porte ouverte l'appartement silencieux.

Ma soeur.

Ma grande soeur dans sa chambre.

Un foulard rose sur la tête à genoux devant le lit avec un appareil photo.

Sur le lit Paul. Son ex-mari. Le troisième promeneur.

J'ai pensé que tu ne t'intéressais plus qu'aux animaux morts.

JENNIFER. – Ne fais pas de bruit. Il dort.

OSKAR. – Ça ne se fait pas.

Photographe des gens à leur insu.

JENNIFER. – Il y a pire.

OSKAR. – Tu y penses encore souvent.

JENNIFER. – À quoi.

OSKAR. – Au feu.

JENNIFER. – Non.

OSKAR. – Moi j'y pense.

Je pense me rendre à la police.

Je crois que nous sommes coupables.

JENNIFER. – Coupables. Oskar.

Garde les pieds sur terre.

OSKAR. – Où est Martin.

JENNIFER. – Comment va ton bras.

OSKAR. – Le bras a été enlevé. La prothèse n'est pas encore prête.

JENNIFER. – S'apitoyer sur son sort n'apporte rien à personne.

OSKAR. – Et toi.

JENNIFER. – Je crois savoir où est Martin.

VII. Clubbing

MARTIN - Flynn irait à Philadelphie.
 Il ne l'avait pas encore dit que je le savais déjà.
 Ses yeux brillants et les appels de son agent.
 À présent il avait changé sa manière de chanter.
 Sa voix était plus grave son regard plus sombre son front plus haut.
 Il a vécu pendant deux nuits et un jour un incendie de forêt.
 A saigné à l'occiput et vu un pompiers en flammes.
 Ça l'a marqué.
 Transformé.
 À présent il a l'étoffe qu'il faut pour devenir célèbre.
 Ce lieu.
 Le dernier lieu où je l'ai entendu chanter.
 Ce n'était ni une fête d'entreprise ni un mariage.
 C'était un club.
 La lumière les visages les murs les boissons tout était froid.
 Il se tenait là au milieu sous un rayon bleu.
 J'ai oublié ce qu'il chantait.
 Je sais seulement qu'il était beau.
 Et que j'étais enivré et triste dans cette lumière bleue.
 Ça je ne l'ai pas oublié.
 À la fin les applaudissements des mains moites des regards étincelants
 d'hommes et de femmes.
 Moi errant dans la salle.
 Ma fierté était sans bornes.
 D'un coup.
 Dans l'encadrement.
 En plein milieu de la porte.
 Oskar.
 Un nouveau morceau un nouveau silence.
 Un second regard seulement à la fin.
 Du sol vers la porte.
 Oskar.
 Il était parti.

VIII. Dans la rue

OSKAR - Je suis parti.
 Dehors la nuit.
 Obscurité relative.
 Lumière inscriptions lumineuses lampes feux de signalisation.
 Un ciel sans étoiles.
 L'automne.
 Martin.
 Il pourrait me suivre à travers les rues.
 Je pensais qu'il pourrait faire ça.
 Je pensais qu'il me le devait bien.
 Une rencontre.
 Peut-être que je l'enverrais au diable.
 D'un ravissant mouvement du bras droit.
 Peut-être aussi que je toucherais son visage.
 Que je tenterais une étreinte avec des gestes fantômes.
 À présent il a Flynn.
 Ma démarche était ivre. Je ne l'étais pas.
 Les médecins m'avaient prévenu.
 Votre corps sera trouble déséquilibré.
 Mais ça passera c'est normal.
 Je vais aller à la police.
 Assumer la responsabilité pour nous tous.
 Martin.
 Tu me laisses seul maintenant.
 Je suis tellement dégouté.
 MARTIN - Je ne voulais pas.
 Mais je l'ai suivi. Dans la rue dans la nuit.
 Le silence l'air son dos son pas titubant devant moi.
 Ce n'est pas ce que je voulais. Je voulais être auprès de Flynn.
 Le regarder l'écouter sentir les regards sur lui.
 Suivre Oskar n'était pas un besoin pas mon vœu le plus cher.
 C'était une connerie.
 Ne pas le suivre m'aurait été impossible.

OSKAR. – Je l'ai découvert à un feu vert.

Vu du coin de l'œil son costume son crâne.

Il n'était plus qu'à quelques pas de moi.

J'ai fermé les yeux.

Et j'ai traversé la rue au rouge.

MARTIN. – Son pas rapide. En zigzag.

La manche vide flottant au vent.

Je n'ai pas continué.

OSKAR. – Au feu il s'est arrêté.

MARTIN. – Arrivé de l'autre côté de la rue il s'est retourné.

OSKAR. – Il a souri.

MARTIN. – Alors il a commencé à pleuvoir.

OSKAR. – Très loin. Le sourire. Relatif. La rue entre nous.

MARTIN. – Maintenant il commence à pleuvoir.

OSKAR. – Deux mois trop tard.

MARTIN. – Où vas-tu.

OSKAR. – Je m'en vais peu importe où.

MARTIN. – Je dois faire demi-tour.

OSKAR. – Retrouver Flynn.

MARTIN. – Je suis amoureux.

OSKAR. – De Flynn.

MARTIN. – C'est des choses qui arrivent c'est des choses qu'on ne contrôle pas.

OSKAR. – Entre nous la rue la pluie légère de temps en temps une voiture.

Le feu change de couleur. À deux reprises.

Vêtements plaqués contre la chair.

Un adieu de roman-photo bonne chance.

MARTIN. – Je suis désolé.

OSKAR. – Ça, je ne peux pas l'encaisser.

MARTIN. – Les sentiments Oskar. Les sentiments sont plus puissants que nous.

OSKAR. – Et quel effet ça fait. Pour toi. De tuer une forêt.

MARTIN. – On a mangé quelques grillades.

On a pris du bon temps.

On n'avait pas de mauvaises intentions.

OSKAR. – On a huit personnes sur la conscience.

MARTIN. – Arrête avec ta morale de merde.

OSKAR. – Et les animaux. Un millier d'animaux.

Vaches cochons chevreuils chevaux scarabées. Ça n'a rien à voir avec la morale.

MARTIN. – Quatre-vingts à peu près. Pas un millier.

OSKAR. – Qu'est-ce qu'il lui est arrivé à ton cœur mon trésor.

MARTIN. – Mon cœur. Mon cœur.

Arrête cette merde.

Qu'est-ce que tu crois.

Tu crois. Que je peux encore. Tout simplement. Me promener en forêt.

Il n'y a pas qu'à toi. Que ça laisse des traces.

Il n'y a pas que toi. Qui as perdu quelque chose.

J'ai démissionné.

Je ne peux plus continuer comme avant.

Moi aussi je suis triste.

OSKAR. – Je ne veux pas que tu sois un salaud pareil.

MARTIN. – Je veux que tu viennes de mon côté.

OSKAR. – Je vais déposer plainte. Contre moi-même.

MARTIN. – Viens.

OSKAR. – De toute façon je n'ai plus rien à perdre.

IX. L'air après la pluie

JENNIFER. – Je perds connaissance ne suis plus consciente.
 Bascule dans le coma dans l'évanouissement dans le vide absolu.
 En pleine journée.
 De plus en plus souvent.
 Dans des endroits bizarres à des intervalles arbitraires.
 Parfois je réchappe pendant trois jours aux crises.
 Parfois j'en ai trois le même jour.
 Avec la conscience je perds la notion du temps.
 J'ai quarante-trois ans.
 Les crises durent peut-être deux minutes parfois trois.
 Ça pourrait être tout aussi bien des années.
 Sur mon crâne aucun cheveu n'a repoussé.
 Sous les endroits de toutes les couleurs la peau blanche.
 Dépimentée.
 Tendre.
 Ces quatre dernières semaines dix-neuf évanouissements m'ont assailli.
 Aujourd'hui cinq.
 Le premier sur la pelouse un sandwich à la main.
 Le deuxième dans la chambre noire. Du révélateur plein le pouce.
 Le troisième j'étais à attendre. Sous la pluie à l'arrêt de bus.
 J'ai troqué le bus contre un taxi.
 Le quatrième là. Dans le taxi pour rentrer chez moi. Sous moi la flaque de mon vêtement.
 Quand je suis rentrée.
 J'ai eu l'impression d'avoir traîné ce corps pendant toute une vie.
 Absurde.
 Sans pouvoir rien en raconter.
 Quand je suis rentrée Paul était assis sur le rebord de la fenêtre.
 Torse nu.
 Beau.
 Plus jeune que jamais.
 Dehors à présent le rougeoiement du soleil. Le soir après la pluie.
 À travers la fenêtre l'air.
 PAUL. – Tu as attrapé la pluie.

JENNIFER. – Je veux coucher avec toi.

PAUL. – Conneries.

JENNIFER. – Je t'aime.

PAUL. – Mais tout ça c'est derrière nous.

JENNIFER. – Je n'ai rien derrière moi.

Je veux un enfant de toi.

PAUL. – J'ai déjà un enfant.

JENNIFER. – Ton enfant est mort.

PAUL. – Tu devrais penser à une thérapie.

JENNIFER. – Je pense à toi. Je t'aime.

Regarde-moi.

J'ai des vertiges. Des évanouissements. Des nausées.

Paul.

Ce sont des symptômes de grossesse.

PAUL. – Laisse-moi en paix avec tes histoires merdiques.

JENNIFER. – ...

PAUL. – Je peux t'embrasser.

JENNIFER. – Non.

PAUL. – ...

JENNIFER. – Je veux vivre avec toi.

Avoir un enfant de toi.

Je veux coucher avec toi. Paul.

Si tu ne couches pas avec moi je vais mourir.

Je crois que je vais mourir. Paul.

Si tu ne me touches pas à l'instant.

PAUL. – Je crois que je vais retourner au travail.

JENNIFER. – Reste ici.

PAUL. – Je dois faire quelque chose.

Je ne suis pas heureux comme ça.

JENNIFER - Heureux Paul.
Ne sois pas présomptueux.

PAUL - Ça sent bon.
L'air après la pluie.

JENNIFER - Puis il est tombé.

Tombé sans sauter.

Ça l'a pris subitement. Déplacer son centre de gravité.

Peut-être que ce n'était pas confortable. Sa place sur le rebord de la fenêtre.

Peut-être qu'il a trop avancé son nez pour humer l'air après la pluie.

Mon appartement est au troisième étage.

Ç'aurait pu bien tourner.

Tout aurait pu s'arranger.

Le choc je ne l'ai pas entendu.

J'imagine qu'il a été doux.

Un atterrissage de chat. Silencieux et moelleux sur ses quatre pattes.

J'imagine. Qu'il aurait pu faire encore un saut.

Avant que la mort du corps ne lui monte dans les jambes.

En bas dans la rue le bruit habituel.

Épouvante cris larmes.

Pourtant personne ne le connaissait aussi bien que moi.

Ma peau encore mouillée par la pluie.

J'ai voulu descendre dans la rue.

Dans l'escalier je me suis évanouie.

Pour la cinquième fois de la journée.

X. Rêves

Martin. Hello. C'est Flynn.

La communication est merdique.

Suis en route pour l'Arizona.

L'Arizona. Putain. T'imagines.

J'aurai un groupe là-bas.

Un casting rien que pour moi. Du sur mesure.

Martin.

Je ne sais pas quoi dire.

Je plane.

C'est un rêve ou quoi.

...

oskar - Réponds.

MARTIN - Qu'est-ce que tu fais ici.

oskar - Réponds. Il a besoin de quelqu'un qui se réjouisse avec lui.

MARTIN - Il n'a besoin de personne. Fous le camp.

oskar - Paul a fait un petit saut par la fenêtre.

Rejoignant ainsi les êtres aimés dans la mort douce.

MARTIN - En voilà un qui a piqué ton rêve.

oskar - À présent j'ai d'autres rêves.

MARTIN - Arrête avec ça.

Arrête avec les souches d'arbres et les animaux brûlés.

Je n'ai pas besoin de ça moi.

Je n'ai pas besoin de toi pour connaître ce sentiment merdique.

Va chez un thérapeute, chez les flics, à la télé, fais ce que tu veux.

oskar - Je n'irai pas chez les flics n'äie pas peur.

MARTIN - Je n'ai pas peur.

oskar - Ça ne m'intéresse pas.

MARTIN - Fais ce que tu voudras.

oskar - Je voudrais simplement que tu pleures.

Always on My Mind

Six mois plus tard.
Une exposition.
Très médiatisée et aussi controversée.
Une installation dans une halle loin de tout.
De la ville et de la forêt.
Un feu. Artificiel et beau. Bleu dans le bas jaune vers le haut orange sur les côtés.
Des copies de lumière laser.
Interdiction de fumer.
Entrée libre mais seulement sans chaussures.
Les chaussures et les chaussettes sont gardées à l'entrée.
Des pas sur de la mousse des bâtons et de l'herbe.
De l'herbe chaude.
À côté d'une poubelle.
Dans laquelle il n'y a rien. Sauf des papiers. Et un bras. Un bras de poupée.
Musique.
Elvis.
Always on My Mind.
L'original.
Canicule.
Canicule provoquée par des projecteurs des radiateurs et des bougies.
D'authentiques bougies.
Collées avec de la cire sur le sol, le sol en pierre.
Sans danger.
Mais quand même authentiques.
Pas d'arbres.
Pas d'arbres mais un jeu.
Un jeu d'ombres parmi toute cette lumière.
D'abord l'ombre d'un arbre.
L'ombre devient plus petite plus étroite de plus en plus profonde.
Jusqu'à ce qu'il reste un tas sur le sol.
Un tout petit tas d'ombre.
Jusqu'à ce que l'ombre de l'arbre soit devenue celle d'un animal.

Puis l'obscurité.
Puis retour au début.
En boucle.
L'artiste n'était pas présent au vernissage.
La sœur de l'artiste répand quelque chose sur le sol moussu.
Huit coléoptères morts.
Quatre coccinelles. Un hanneton. Trois cafards.
Un homme est là chez qui tout brille.
Sa calvitie son visage ses yeux.
On dirait qu'il pleure.
On pourrait en rejeter la faute sur la lumière.
Bleue dans le bas jaune vers le haut orange sur les côtés.
La copie d'un feu.
Une ivresse. Un cauchemar. Un sortilège.
Fascinant.
À couper le souffle.
Jours ouvrables de neuf à sept. Les samedis jusqu'à dix. Les dimanches
seulement à partir de onze heures.

Tristesse animal noir a été créé le 10 octobre 2011 au Théâtre de Vanves par le collectif Si vous pouviez lécher mon cœur, dans une mise en scène de Julien Gosselin.
Avec : Guillaume Bachelé, Antoine Ferron, Noémie Gantier, Alexandre Lecroc, Victoria Quesnel, Tiphaine Raffier.

Ce texte a connu une première édition en version bilingue aux Presses universitaires du Mirail, dans la collection « Nouvelles scènes », en 2009.

Anja Hilling

Née en 1975 à Linggen (Basse-Saxe), Anja Hilling compte parmi les auteurs dramatiques allemands les plus brillants de sa génération. Son œuvre, traduite dans plusieurs langues, connaît un succès public et critique international.

Après des études littéraires et théâtrales, elle est admise à l'université des Arts de Berlin où elle poursuit, de 2002 à 2006, le cursus écriture scénique, tout en travaillant dans un bar. Sa première pièce, *Sterne (Étoiles)*, 2003, lui vaut une invitation au Theatertreffen, les rencontres théâtrales de Berlin, et le Prix du meilleur espoir des écritures dramatiques de la Dresdner Bank. La même année, elle est accueillie en résidence d'écriture au Royal Court Theatre de Londres. Sa pièce suivante, la tragi-comédie *Mein junges idiotisches Herz (Mon cœur si jeune si fou)*, est invitée en 2005 aux Mühlheimer Theaterstage dans une production du Kammerstücke de Munich. La même année, Anja Hilling est désignée par la critique Jeune autrice de l'année dans le magazine *Theater heute*.

Sa pièce jeune public *Sinn (Sens)*, fruit d'une commande commune de La Comédie de Saint-Étienne et du Thalia Theater de Hambourg, est créée simultanément en français et en allemand en 2007. Mais c'est avec son drame de civilisation *Schwarzes Tier Traurigkeit (Tristesse animal noir)*, 2007, créé sur les plus grandes scènes étrangères, qu'elle accède véritablement à la reconnaissance internationale. En français, il est créé en 2011 par Julien Gosselin du collectif Si vous pouviez lécher mon cœur à Vanves ; en 2012 par Claude Poissant à l'Espace Go de Montréal ; en 2013 par Stanislas Nordey au Théâtre national de la Colline ; en 2014 par Guy Delamotte du Panta Théâtre à la Comédie de Caen ; en 2016 par George Lini au Théâtre Le Public de Bruxelles ; et, en 2016 toujours, par le collectif Sur un malentendu en Suisse. En diptyque avec *Engel (Ange)*, écrit en 2006, *Tristesse animal noir* a fait également l'objet d'une radiodiffusion sur France Culture en 2013.

En 2011, Anja Hilling écrit *Der Garten (Le Jardin)*, une pièce en cinq actes sur la tension entre l'art et la critique, créée au Schauspielhaus de Vienne, où une autre de ses pièces, *Sinfonie des sonnigen Tages*, est créée en 2014.

Elle est aussi l'autrice de *Monsun* (Mousson, 2005), *Protection* (2006), *Bulbus* (2006), *Nostalgie 2175* (2008), *Radio Rhapsodie* (2009, commande du Thalia Theater Hambourg), *Was innen geht* (pièce jeune public, 2012), *Du bist Erfindung (Wosh)* (*Tu es invention (Wosh)*, 2012, pièce brève pour la Manufacture de Nancy), *Der letzte Umzug (Dernier déménagement)*, 2013, pièce brève pour la Manufacture de Nancy), *Sardanaçal* (2013), *Freundschaft (Anfrage) (Amitié (Demande))*, 2014, pièce brève pour la Manufacture de Nancy), *Massiver Kuss* (2016, commande du Theater Bonn), *Mitagswende. Die Stunde der Spurlosen* (2017, commande du Theater Basel), *Lenz Ewiger Durst* (2017, commande du Dramaten à Stockholm), *Interlunium 1-21* (2017, pièce radiophonique), *Wie kann ich dich finden, zu mir ziehen und überreden zu bleiben* (2017), *Avet* (2018, commande du Théâtre du Rivage), *Apeiron* (2020), *Liberté oh no no no* (2020, commande du Schauspiel Frankfurt).

En France, elle est publiée dès 2008 dans la collection « Traits d'Union, 27 nouvelles pièces d'Europe », parue dans le cadre de la Saison culturelle européenne. Elle est représentée dans les pays de langue française par l'agence Althéa des éditions Théâtrales.

Heinz Schwarzingger (appelé aussi Henri Christophe)

Né le 29 mai 1945 à Klagenfurt en Autriche, il vit à Paris. Il traduit de l'allemand vers le français (sous le nom d'Henri Christophe), notamment Bertolt Brecht, Elias Canetti, Peter Handke, Ödön von Horváth, Elfriede Jelinek, Karl Kraus, Felix Mitterer, Heiner Müller, Einar Schlegel, Arthur Schnitzler, Werner Schwab, Peter Turrini, Frank Wedekind, et, inversement, Philippe Adrien, Enzo Cormann, Pierre Corneille, Carole Fréchette, Alfred Jarry, Joël Jouanneau, Armando Llamas, Jean Louvet, Marivaux, Molière, Jean-Michel Ribes, Larry Tremblay..., surtout du théâtre, mais aussi des sous-titres pour le cinéma et la télévision. Il a reçu le prix national autrichien de la traduction littéraire en 1991.

Il a édité l'œuvre complète d'Ödön von Horváth (Christian Bourgois et L'Arche Éditeur) et le théâtre d'Arthur Schnitzler (Actes Sud-Papiers). Il conçoit et réalise les Semaines du théâtre autrichien à Paris (depuis 1986) et les Journées du théâtre francophone à Vienne (depuis 1991).

Il est également intervenant régulier à l'université de Vienne, metteur en scène, directeur de collection dans différentes maisons d'édition, directeur d'ateliers et de séminaires de traduction, directeur artistique d'Interscènes.

Silvia Berutti-Ronelt

Silvia Berutti-Ronelt est traductrice et conseillère littéraire, organisatrice du projet Trames (2005-2013) de la Convention théâtrale européenne et, depuis 2015, des Lundis en coulisse en Belgique, un projet pour la promotion et la diffusion de textes dramatiques contemporains auprès des professionnels du spectacle.

Née à Vienne en Autriche, elle étudie la traduction littéraire au Centre européen de traduction littéraire à Bruxelles et la littérature de langue allemande à l'université Paris-8.

Passionnée depuis son adolescence par le théâtre, elle oriente de plus en plus ses traductions vers ce domaine tout en travaillant comme conseillère littéraire (avec Philippe Van Kessel, Philippe Adrien, Eva Doumbia, Richard Brunel, Christophe Perton, Jean-Claude Berutti, Céline

Delbecq...). D'autre part, elle traduit elle-même des pièces francophones en allemand et collabore avec différents partenaires francophones, notamment avec Jean-Claude Berutti, pour la traduction de pièces allemandes vers le français.

Elle a réalisé plusieurs versions scéniques de grandes pièces classiques (*Hamlet* pour Jean-Claude Berutti, Festival de Bad Hersfeld, Allemagne, 2011 ; *Les Exaltés* de Robert Musil pour Gilles Chavassieux, Théâtre Les Ateliers, Lyon ; *Marie Stuart* de Friedrich Schiller pour Daniel Hurstel, Festival de Saint-Marcel-de-Félines, 2011, *Götz von Berlichingen* de Goethe avec Jean-Claude Berutti, Festival de Jagsthausen, Allemagne, 2016).

Jean-Claude Berutti

Jean-Claude Berutti met en scène depuis 1981 Thomas Mann, Tchekhov, Molière, Brecht, Schiller, Goldoni, Goethe, Shakespeare, Pinter, mais aussi Biljana Sribljanović, Gustave Akakpo, Pauline Sales, Gilles Granouillet, George Tabori et quelques autres à Francfort, Paris, Moscou, Nicosie, Vologda, Moscou, Zagreb, Hambourg, Bruxelles, Lyon, Liège, Gand... Son diptyque goldonien *Zelinda et Lindoro* obtient en 2007 le Lionceau d'or du meilleur spectacle à la Biennale de théâtre de Venise.

De 1997 à 2010, il dirige deux des théâtres français les plus emblématiques, le Théâtre du Peuple de Bussang et la Comédie de Saint-Étienne. Depuis 2011, il est directeur de compagnie indépendante et se consacre au répertoire contemporain (Silke Hassler, Carole Fréchette, Etel Adnan). Durant la saison 2017-2018, il présente *Un grand amour* de Nicole Malinconi au Théâtre des Martyrs (Bruxelles) et *Conversations avec mon père* d'Erb Gardner au Théâtre de Liège. Par ailleurs, il met en scène à Hambourg *Le Meilleur des mondes* d'après Huxley à l'Altonaer Theater. En 2019, il a traduit et mis en scène *Étranges étrangers* de Joshua Sobol pour les Francophonies de Limoges et le festival de Spa.

Depuis 2018, il dirige l'opéra de Trèves où il a mis en scène *Don Giovanni*, *Didon et Énée*, *La Voix humaine*, *Les Noces de Figaro* et *Der Rosenkavalier*. Il traduit avec Silvia Berutti-Ronelt des pièces d'Anja Hilling, Silke Hassler, Peter Turrini et Dominik Busch.